LA GAZETTE
Cinéma garanti sans 3D
UTOPIA
CINEMAS
ignoti nulla cupido

5 AVENUE DU DR PEZET 34090 MONTPELLIER • TRAM 1 *ST ELOI* ET TRAM 5 *UNIVERSITÉ* • 04 67 52 32 00 • CINEMAS-UTOPIA.ORG

LE CORSET

Film réalisé par Louis CLICHY
France 2026 1h30
avec les voix de Gary Clichy, Rod Paradot, Brune Moulin, Alexandre Astier, Jean-Pascal Zadi…
Scénario de Louis Clichy et Franck Salomé

CHEF D'ŒUVRE INTEMPOREL ET TRANSGÉNÉRATIONNEL, POUR TOUTES ET TOUS, DE 10 À 100 ANS…

C'est une merveille de film d'animation made in France, que nous ne sommes pas peu fiers de vous proposer cet été en avant-première dans les salles Utopia ! Une pépite, un éclat de fraîcheur, d'humour et de tendresse. Preuve (s'il en fallait encore une) que le cinéma d'animation, tonnerre de tonnerre, n'est pas du tout réservé aux enfants – et qu'il n'y a pas mieux que le dessin (magnifiquement) animé pour raconter au plus large public la beauté et la complexité du monde, vu de l'enfance. *Le Corset* a tout pour lui : la beauté graphique, la richesse de l'animation, la subtilité d'écriture, la singularité du sujet, la justesse de l'évocation autobiographique, la sincérité et une inventivité jamais prise en défaut… On en est encore tout espanté. Il faut dire que malgré son apparence juvénile, Louis Clichy, le réalisateur, n'est pas un perdreau de l'année. Un temps animateur chez Pixar (sur *Wall-E*), coréalisateur avec Alexandre Astier de deux opus animés des aventures d'Astérix sur grand écran, ce garçon jamais

totalement sorti de l'enfance a pris tout son temps, des années, pour peaufiner ce *Corset*, infiniment plus personnel : l'évocation (réinventée) d'une partie déterminante de son enfance. Au cœur des années 1980, ce fils d'agriculteurs embarqués malgré eux dans la révolution de l'agriculture productiviste fut handicapé par une sévère scoliose qui l'obligea longtemps à s'engoncer dans le lourd et rigide corset orthopédique qui donne au film son titre énigmatique. Mais n'anticipons pas…

Christophe est un garçon de treize ans, joyeux, espiègle et insouciant, dont la vie serait tout à fait banale sinon heureuse s'il n'était sujet à des pertes d'équilibre fréquentes, qui percutent régulièrement la vie familiale et le fonctionnement de la ferme. Le maladroit ! Par exemple lorsque s'essayant pour la première fois à conduire le tracteur flambant neuf, il verse dans le fossé, provoquant la colère de son père et de son frère aîné, au naturel déjà peu compréhensif et aux démonstrations d'affection plutôt bourrues. À force de catastrophes, le gamin est traîné de toubib en spécialiste, s'ensuivent radios, analyses, diagnostic : pour de longs mois, Christophe sera appareillé d'un corset « pour filer droit ». Le port de l'instrument de torture étant accompagné de tout aussi obligatoires et fastidieuses longueurs de piscine… Moqué, il devient rapidement le « Robocop » de la classe – mais son isolement attire l'attention de l'organiste du bourg, qui a besoin d'un tourneur de pages pour la messe et qui décèle chez le garçon un don certain pour la musique. Et puis, à la piscine, il y a Clara. Une adolescente rebelle et resquilleuse, championne de natation en herbe, dont la présence provoque chez Christophe des réactions étranges : bafouillage intempestif, rougissement, transpiration, accélération des battements du cœur…

À travers cette histoire simple et lumineuse, Louis Clichy comme sans y toucher ouvre plusieurs tiroirs dans son récit. Il décrit avec tendresse le monde rural de son enfance, où les adultes sont esclaves d'un labeur acharné, tributaire des aléas climatiques mais aussi des semenciers et désormais des spéculations des grandes coopératives, dans une économie plus du tout paysanne mais résolument capitaliste. Un monde où l'on ne fait étalage ni de ses souffrances, ni de ses sentiments : Louis Clichy brosse en aparté le portrait bouleversant d'un père secrètement aimant, tout autant corseté que son fils, sinon plus, par des conventions sociales ancestrales. En parallèle, le réalisateur réussit, à toutes petites touches impressionnistes, un portrait « parfait » de l'extraordinaire pulsion de vie adolescente : Christophe roulant cheveux au vent et walkman sur les oreilles sur sa bicyclette, s'exaltant de sa découverte de la musique, découvrant dans une scène de vol à l'étalage facétieux tout à la fois l'excitation de la transgression et la grande trouille de l'amour… Le dessin aux traits simples et merveilleusement vivants se déploie avec grâce dans de splendides paysages d'aquarelles rehaussées d'encre de chine, qui rendent magnifiquement la beauté changeante du ciel sur l'immensité des plaines céréalières… C'est simple : rien qu'à en parler, *Le Corset*, on a déjà envie de le revoir !

Testez gratuitement nos vélos
dans nos 2 magasins

Cyclable Castelnau
3 place Charles de Gaulle
34170 Castelnau-le-Lez
09 74 04 17 70

Cyclable centre
7 bis Quai des Tanneurs
04 67 10 07 77

cyclable

CAFE ZAPATISTE

La démarche de l'association MutVitz 34, est de construire un échange avec la coopérative de producteurs zapatistes *Yachil*, située au Chiapas. Nous vous proposons de le faire ensemble en participant à l'achat collectif du café vert (bio).
Le café est ensuite torréfié localement. Tout le bénéfice est intégralement reversé aux organisations zapatistes.

Pour Montpellier, le cinéma Utopia est le distributeur.
Renseignements :
mutvitz34@laposte.net

Mettez votre PUB Dans la Gazette
montpellier@cinemas-utopia.org
04 67 52 32 00

LA DERNIÈRE SÉANCE

Écrit et réalisé par Pan NALIN
Inde 2021 1h50 **VOSTF**
avec Bhavin Rabari, Bhavesh Shrimali, Richa Meena…

TRÈS VISIBLE EN FAMILLE, ENFANTS À PARTIR DE 10 ANS

Figurez-vous qu'on vous a déniché un véritable *Cinema Paradiso* à la sauce bengali ! Joyeux, dépaysant en diable ! Qui donne envie de se trémousser sur son irrésistible bande son. Un film resté sur les étagères depuis cinq ans et sorti par un si petit distributeur que vous n'en entendrez sans doute pas parler dans les médias. Quel gâchis ! Pourtant, il a su décrocher près d'une trentaine de prix dans les festivals internationaux, plébiscité par un large public. Il faut donc venir découvrir sans faute cette petite merveille qui nous enchante par la fraîcheur et la finesse de son récit, autant que par son jeune héros si drôle et attachant : Samay.

Les champs sont beaux, les couchers de soleil majestueux dans cette campagne reculée de l'Inde, le Gujarat. Les jours s'y écoulent semblables aux précédents, rythmés par les rares trains qui s'arrêtent quelques instants. C'est une manne pour les rares commerçants – de fortune – du coin, dont le père de Samay, qui, tout brahmane qu'il est, vend du thé aux voyageurs assoiffés. C'est donc un peu la mouise pour cet homme qui ne vit pas à la hauteur de sa caste, de son rang, et qui s'acharne sur son fils, lequel aimerait faire tout autre chose que de distribuer des tasses de chaï sur le quai de la gare après ses journées d'écolier. Du haut de ses neuf ans espiègles, sous sa tignasse brune mal coiffée, en tout cas trop longue selon son père, Samay est néanmoins la coqueluche de sa joyeuse bande de copains, les « Lala Gang ». Il n'est jamais le dernier quand il s'agit de faire des petites bêtises ou trouver des idées astucieuses, histoire de rigoler. C'est qu'il en faut de l'imagination pour ne pas s'ennuyer dans un lieu où la seule distraction un peu croustillante est de regarder sa mère cuisiner ! C'est alors une explosion de couleurs et de saveurs qui se déploie sous les yeux, dans les narines et bientôt… sur les papilles.

Un jour pourtant, la vie de Samay va changer du tout au tout, ses rêves aussi, l'entraînant vers de nouveaux horizons ! Il suffira d'une toile au Galaxy, le cinéma du coin, qui lui donnera envie de lever les voiles. Jamais Samay n'aurait pu imaginer qu'un tel endroit existe ! Une telle avalanche d'images, d'émotions, d'invention, de chants exaltants, de chorégraphies époustouflantes ! Le gamin est subjugué par ces héros invincibles, ces méchants qui font les gros yeux, ces déesses incarnées… Le voilà tout tourneboulé, émerveillé par la lumière qui jaillit, assoiffé de curiosité, du désir de comprendre… comment ça marche !? Bien que son père ne cesse de lui répéter que cet art est impie, Samay n'aura de cesse désormais de vouloir reproduire la chose, retrouver cette magie.
Évidemment, sans un sou pour retourner seul au Galaxy, dans le dos de sa famille, ce n'est pas gagné… Mais c'est compter sans l'ingéniosité du drôle, sa détermination et la fidélité inconditionnelle de son Lala Gang !

Vous l'aurez deviné : *La Dernière séance*, savoureusement autobiographique, est une fantastique ode au cinéma, un cri d'amour pour toutes ses influences, qu'elles viennent de Bollywood, d'Hollywood, ou de la Nouvelle Vague. C'est aussi le portrait d'une Inde rurale, qui change un peu d'époque dans les années 2010. Simultanément s'opèrent la bascule de la pellicule vers le numérique et celle d'une civilisation. Une nouvelle Inde s'éveille pour laquelle il est plus important de parler anglais que l'appartenir à une caste… C'est drôle et touchant, à l'instar du petit Samay !

SOUS LE CIEL DE KYOTO

Réalisé par Akiko OHKU
Japon 2024 2h08 **VOSTF**
avec Yuumi Kawai, Riku Hagiwara,
Aoi Itô, Kodai Kurosaki…
Scénario de Shusuke Fukutoku

Akiko Ohku nous avait délicieusement charmé avec *Tempura* (2022), comédie culinaire à l'imagination aussi foisonnante que celle de son héroïne. Avec *Sous le ciel de Kyoto*, elle retrouve cette belle vitalité – véritable antidote à la morosité ambiante. Sous une apparente légèreté, le film malaxe, détourne et réinvente les codes de la comédie romantique, en y insufflant une dimension à la fois introspective et philosophique. De fait, Akiko Ohku ne filme pas tant la rencontre amoureuse que la lente possibilité d'une rencontre avec soi-même. Le hasard, la « sérendipité » (cette rare aptitude à faire des découvertes et tirer parti des situations inattendues) devient une force de réconciliation : avec le monde, avec le temps, avec soi.
Toru, étudiant solitaire et introverti, avance dans la vie et dans les rues de Kyoto avec son parapluie toujours ouvert – qu'il pleuve, qu'il vente ou que le soleil brille ! Ce talisman dérisoire le protège d'un brouillard intérieur qu'il ne saurait nommer et des groupes de copains auxquels il n'appartient pas… Son unique ami, Yamane, lui offre un ancrage joyeusement loufoque et bancal. En parallèle de ses études, Toru travaille dans un bain public aux côtés de Sacchan, une jeune musicienne pleine de fantaisie qui a l'art de transformer leur routine en moments suspendus… et qui en pince de toute évidence pour lui. Mais le cœur du garçon est tourné vers Hana : une étudiante réservée qu'il surnomme « la fille des nouilles soba » et qu'il observe, jour après jour, déjeunant seule au réfectoire devant son bol fumant. Un beau jour, Toru prend son parapluie à deux mains et décide de l'aborder… Leur rencontre prend des allures d'épiphanie : une exaltation discrète, presque magique, comme s'ils avaient été créés l'une / l'un pour l'autre. « Vive les heureux hasards ! », dira Hana. Leur histoire s'épanouit dans des lieux étrangement vides où le monde semble s'effacer autour d'eux (tel cet improbable café où l'on sert « du bouillon de fèves noires du Brésil »). Jusqu'au jour où le destin va s'en mêler et Hana… disparaître.

Sous le ciel de Kyoto marque la maturité d'une autrice majeure. L'un de ses monologues – éblouissant de justesse, condensant à lui seul tout le tumulte de l'adolescence – s'impose comme l'une des très belles scènes du cinéma japonais contemporain. Chez Akiko Ohku, le hasard n'est pas une chance mais un chemin initiatique : un appel à la transformation, à la résilience, à la redécouverte du monde. Sa mise en scène, dynamique et mutine, épouse cette évolution intérieure, jouant avec les formats d'images, mêlant cadres partagés, visions oniriques et fragments du quotidien. Le réel et le subjectif se confondent, comme si la vie elle-même se réinventait à chaque regard, avec un humour parfaitement décalé. Frais, ambitieux et porté par des acteurs magnifiquement investis, *Sous le ciel de Kyoto* témoigne d'une confiance rare dans la puissance du cinéma pour dire les émotions ténues, presque invisibles. Le film tend l'oreille à la mélodie fugace de la vie sans la souligner, avec une originalité et une grâce qui n'appartiennent qu'à la cinéaste. Un petit bijou qui touche en plein cœur, un appel discret à mesurer la responsabilité de nos actes, apprendre à ne négliger personne, y compris dans les épreuves inattendues qui jalonnent l'existence.

Avant-première exceptionnelle mardi 28 juillet à 20h, en partenariat avec le **Rainbow Screen**, suivie d'une discussion en présence de **Caroline Héraud**, présidente de l'association.

LES MATINS MERVEILLEUX

Réalisé par Avril BESSON
France 2026 1h27
avec India Hair, Raya Martigny,
Éric Cantona, Mathias Minne,
Fanny Sidney…
Scénario d'Avril Besson,
Pauline Baduel et Fanny Sidney

Trouver sa grand-mère morte en travers de son lit alors qu'on passait juste partager un petit goûter : pas de doute, ça fait un choc ! D'autant plus quand le type des pompes funèbres, contacté par téléphone, vous fait comprendre qu'il faudrait disposer son corps de manière plus naturelle pour éviter l'intervention et les questions des flics : comme si elle était partie tranquillement dans son sommeil, vous voyez ? Pour couper court aux embrouilles, Charlie va s'exécuter, tendrement, avec tout l'amour possible. Elle finira même par s'allonger à ses côtés pour un ultime au revoir. Sans larme, bizarrement. C'est pas la tristesse qui manque pourtant : sa grand-mère, c'est elle qui l'a élevée quand sa mère a été emportée par un cancer du sein. C'était sa seule famille, le seul être vraiment essentiel dans sa vie…

En faisant du rangement dans la petite maison, Charlie découvre que sa grand-mère souhaitait léguer quelques-unes de ses maigres possessions à une poignée de personnes : à l'une une statuette d'ange, à l'autre des livres… et à un certain Titou sa collection de vinyles disco. Titou est caviste à Cavalière, un hameau sur la commune du Lavandou. Aucune autre information, pas de numéro de téléphone… Ni une, ni deux, sans réfléchir, Charlie fourre les disques dans le coffre de sa vieille Twingo et décide de descendre directement jusqu'au Lavandou. Il faut dire que, à part sa meilleure amie Pauline, rien ne la retient à Paris, pas même son boulot qu'elle peut faire n'importe où du moment qu'elle a une connexion internet et un casque audio grâce auquel elle peut traduire des conversations ennuyeuses et insipides sur des produits tout aussi ennuyeux et insipides qui vont bientôt se retrouver sur le marché. Arrivée à bon port, c'est la porte d'une pizzeria qu'elle va pousser et grand bien lui en prend puisqu'elle va y rencontrer Marina, jeune femme trans solaire qui va prendre sous son aile une Charlie qu'elle devine pas mal paumée. Et, le hasard ou le destin faisant parfois bien les choses, Marina connaît le fameux Titou…

Avec *Les Matins merveilleux*, Avril Besson signe un premier long métrage empli d'une candeur désarmante, porté par des personnages – sur lesquels elle pose un regard profondément bienveillant – qui cherchent tous à s'épanouir dans leur fragilité respective, en faisant au mieux avec leurs failles ou leurs blessures plus ou moins anciennes mais toujours douloureuses. C'est un cinéma sincère où le cynisme n'a pas sa place, où l'émotion naît des petits riens qui font la vie, de rencontres inattendues. Charlie n'est pas toujours attentive au monde qui l'entoure mais elle possède cette capacité bouleversante de prendre au vol tout ce que peuvent lui apporter celles et ceux qu'elle laisse volontiers l'approcher, que ce soit un pas de disco enseigné par Titou ou un moment de lâcher prise salvateur offert par Marina…

Charlie est incarnée par une India Hair tout simplement formidable, jouant de sa gaucherie burlesque et de sa façon unique d'habiter l'espace. Elle est entourée de Raya Martigny, vraie révélation du film, incroyable de présence et de naturel, et d'un Éric Cantona épatant de tendresse, figure paternelle discrète mais bienveillante, enveloppant le film d'une mélancolie douce. Avril Besson nous offre ainsi un espace où les bons côtés des êtres l'emportent, où chacun peut être rendu merveilleux par un simple regard de l'autre, pour peu qu'il soit attentif et sincère. Un film qui veut croire qu'il suffit parfois d'un rien pour que la vie soit belle, qu'il ne faut jamais cesser d'y croire. Un film qui donne tout simplement de l'espoir et bon sang que ça fait du bien !

LA FILLE CONDOR

(LA HIJA CÓNDOR)

Écrit et réalisé par
Alvaro OLMOS TORRICO
Bolivie 2025 1h49
VOSTF (quechua, espagnol)
avec María Magdalena Sanizo, Marisol Vallejo Montaño, Nelly Huayta, Alisson Jimenez, Gregoria Maldonado…

La première scène, visuellement sublime, donne le ton du film. On assiste, dans la pénombre faiblement éclairée par quelques bougies, et hors champ par les flammes rougeoyantes d'une cheminée qui crépite, à une scène d'accouchement – et sincèrement, que ce soit dans la composition de l'image, la disposition des personnages, les clairs-obscurs qui sculptent les corps, on se croirait dans un tableau du Caravage. Nous ne sommes pourtant pas au XVIe siècle dans les bas-fonds napolitains, mais dans une modeste demeure, aujourd'hui, au cœur de l'Altiplano bolivien. Ana, accoucheuse traditionnelle quechua, et Clara, sa fille adoptive, font leur office – comme avant elles des centaines de femmes, pendant des siècles et bien avant la conquête espagnole. Clara, qui a une jolie voix, est préposée au chant des douces mélopées destinées à apaiser les souffrances et l'angoisse de la future maman. La beauté saisissante de cette scène intemporelle fait écho aux longs plans fixes sur les volcans, champs, montagnes et nuages qui font la splendeur de ces paysages inviolés et suggèrent l'éternité d'un monde en péril. Le changement climatique menace les cultures traditionnelles et, dans cette scène, une grossesse difficile est le prétexte pour la médecine moderne d'intervenir au mépris des pratiques ancestrales. Pour Clara, la vingtaine, qui vit à l'heure des réseaux sociaux et des moyens de communication modernes, la ville exerce un attrait irrésistible. D'autant que son joli filet voix lui permet de s'imaginer une carrière de chanteuse cathodique, façon « nouvelle star ». À la suite d'une dispute orageuse avec sa mère, Clara s'enfuit à la poursuite de son bonheur, déclenchant au village des événements mystérieux. Ana part alors à sa recherche, dans les néons et l'univers urbain tentaculaire de la grande ville.

L'attraction qu'exercent les chimères de la ville (moderne Babylone) sur des populations rurales désorientées, ainsi que le risque d'y dissoudre leurs traditions ancestrales, sont des motifs récurrents des cinématographies des pays du Sud. Ici, sans une once de manichéisme, le réalisateur a l'intelligence de pointer les dangers qui menacent la culture quechua tout en nous faisant partager son empathie pour la jeune Clara, qui tente de trouver sa voie / voix et de vivre ses propres expériences sans un instant renier ce que lui a apporté son aînée. Qui de son côté n'est pas moins happée par ce monde de lumières et de bruit. La mise en scène rend remarquablement, sans dénigrement ni condescendance, la fascination qu'exerce la ville sur ces deux femmes. On ne dira presque rien ici de la très jolie scène musicale de leurs retrouvailles, qui résume brillamment la subtilité du propos du film – une ode à la réconciliation entre la défense des cultures millénaires et les aspirations légitimes de la jeunesse à la modernité. Et ce à travers deux personnages remarquablement caractérisés, incarnés par deux extraordinaires actrices, tout en aspérités pour l'une et en douceur juvénile pour l'autre.

COTTON QUEEN

Écrit et réalisé par
Suzannah MIRGHANI
Soudan + Coproduction internationale
2025 1h34 **VOSTF** (arabe)
avec Mihad Murtada, Rabha
Mohamed Mahmoud, Talaat Fareed,
Haram Bisheer…

Au Soudan, les femmes ont toujours été les principales cueilleuses de coton : elles ont ainsi noué des relations profondes et durables avec cette matière vitale. Autant dans le domaine de l'industrie textile que dans son utilisation dans la vie quotidienne, le coton est inscrit dans l'histoire sociale et culturelle du pays.

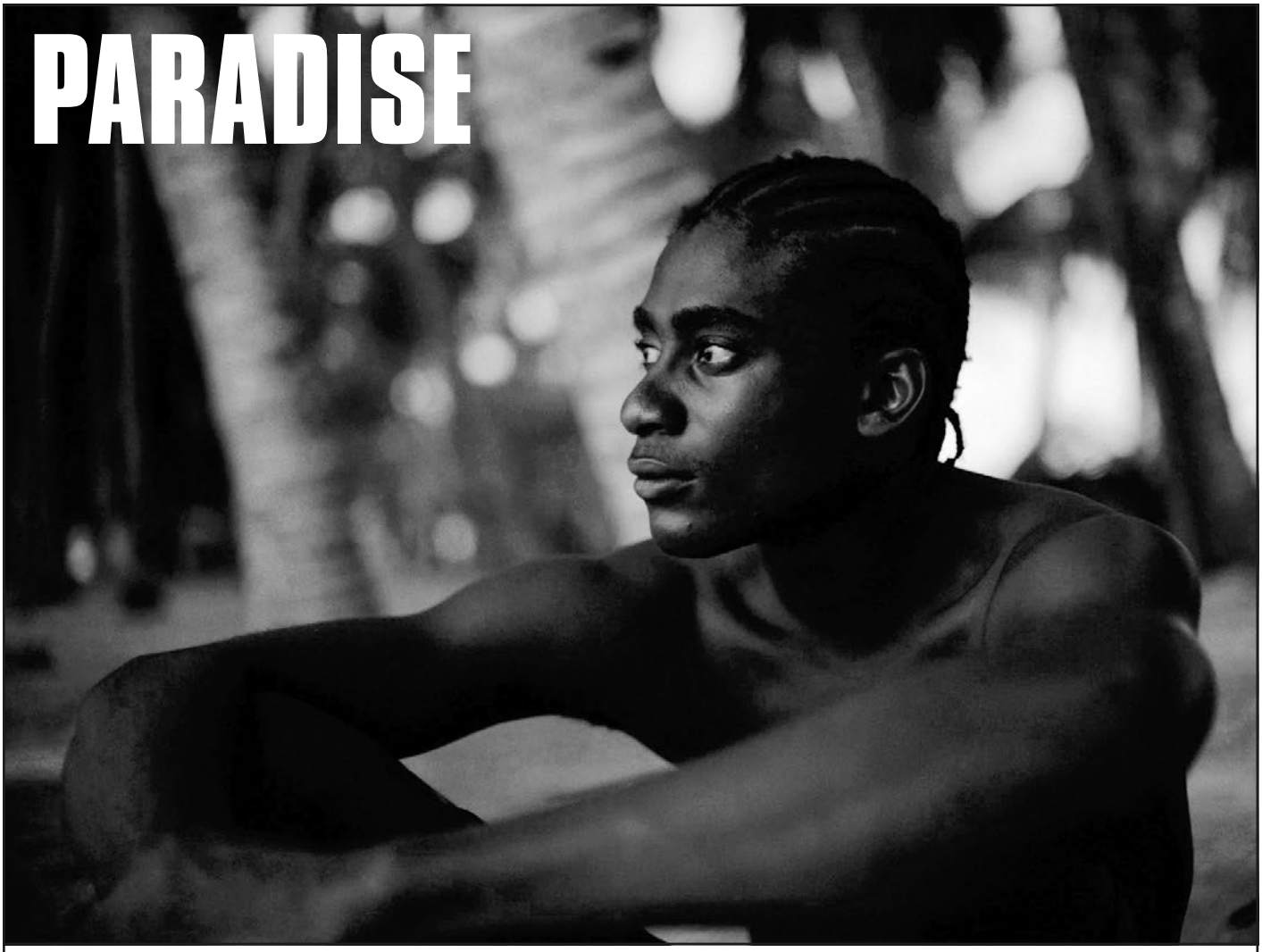
De nos jours, dans un village cotonnier vit Nafisa, une jeune fille de quinze ans. Avec ses amies, elle mène sa vie d'adolescente ordinaire, largement occupée par la cueillette dans les champs, consacrant ses moments de repos à la baignade, à l'abri des regards, dans les eaux peu profondes de la rivière ou aux discussions sur les garçons, téléphone portable à la main. Son béguin secret pour un jeune paysan du coin, qui passe son temps libre à réparer une petite barque, l'inspire à écrire de la poésie et à rêver d'une traversée romantique sur le Nil en sa compagnie… Nafisa habite naturellement avec sa famille : son père, petit propriétaire d'une plantation locale, sa mère, qui la presse tous les matins de se mettre en quête d'un homme… riche évidemment, et sa grand-mère, Al-Sit, au visage et aux mains marqués de longues et profondes cicatrices qui pourraient être les lignes de l'histoire de toute une vie, pour celle qui fut jadis désignée comme la Cotton Queen ! Un destin riche en secrets et en mystères, dont Nafisa aime écouter le récit, tentant à chaque fois d'en reconstituer la chronologie et les faits.

Mais cette existence somme toute paisible va bientôt être bouleversée par l'arrivée de Mr Tajini, un homme d'affaires soudanais vivant à l'étranger, qui souhaite non seulement l'épouser, mais aussi s'approprier tous les champs du village afin de transformer ce coton naturel et pur en un produit génétiquement modifié censé augmenter la productivité mais qui, à terme, rendrait l'économie locale dépendante de grands fournisseurs internationaux. Contrairement aux autres filles, qui succombent au charme du bel inconnu, Nafisa se méfie de ses avances et de ses manigances… Ainsi, comme sa grand-mère Al-Sit à son époque, qui a dû se battre pour survivre et répondre à la violence du colonialisme anglais, elle choisit de tracer son propre chemin vers l'indépendance. « Peu de films ont été tournés au Soudan, il n'y a donc pas eu beaucoup de représentations cinématographiques des femmes soudanaises et des différents rôles qu'elles jouent dans la société. Dans ce film, j'ai pris soin de les dépeindre et de les faire dialoguer au sein d'un même foyer. Il y a celles qui détiennent un pouvoir extrême, comme la matriarche Al-Sit, ainsi que celles qui sont encore en train de trouver leur voie / voix et d'explorer leur propre force et leur identité, comme la jeune Nafisa. » dit la réalisatrice Suzannah Mirghani.

Superbement éclairé par la directrice de la photographie tunisienne Frida Marzouk *(Sous les figues, Bye bye Tibériade, Promis le ciel…)*, *Cotton Queen* dresse le portrait intime d'une jeune ouvrière agricole soudanaise déterminée à contrôler sa vie tout en documentant une nouvelle forme de domination prédatrice, celle des grandes entreprises productrices d'OGM. Subtilement, à travers des séquences d'une grande délicatesse – parfois baignées d'une atmosphère au bord du fantastique –, la réalisatrice aborde aussi le sujet sensible de la tradition plus ou moins persistante dans les campagnes soudanaises de l'excision ou des mariages forcés…

Cotton Queen n'est jamais misérabiliste, et c'est la tête la haute que se présentent les femmes africaines, reines du coton, prêtent à prendre leur destin en main, combattives et solaires.

PARADISE



Réalisé par Jérémy COMTE
Canada / Ghana 2026 1h30 **VOSTF**
avec Daniel Atsu Hukporti, Joey Boivin-Desmeules, Evelyne de la Chenelière…

Une corne de brume sonne au loin dans la nuit noire étoilée. Peu à peu, la caméra balaie la plage, laissant apparaître des nuages de fumée, puis des pas dans le sable courent vers une barque. Une voix off – probablement celle de l'homme qui vient de monter dans l'embarcation –, raconte : un énorme navire enflammé, des corps en feu, tels des étoiles filantes, se jettent à l'eau, laissant à nouveau place à la noirceur de la mer mêlée au ciel. Un homme aurait été recueilli par le narrateur, un capitaine américain…
Dès cette première séquence, *Paradise* nous plonge dans un univers étonnant, entre rêve, souvenir et réalité, dans une atmosphère autant inquiétante qu'esthétique, et déjoue nos attentes (nous aurions pu nous imaginer dans un récit de migration) pour mieux nous conduire, par touches successives et à travers trois chapitres différents, vers un récit complexe, extrêmement bien construit, et d'une grande beauté.
Kojo vend du poisson dans les rues d'Accra, au Ghana. Elevé par un père pêcheur aux valeurs morales solidement ancrées, il ne peut s'empêcher d'admirer, malgré les clairs avertissements paternels, ces jeunes issus d'un gang local distribuant des billets à tout-va… Quelque temps plus tard, le père disparaît en mer et Kojo, seul, se retrouve aux prises avec la tentation de l'argent qui coule à flots.
Antoine a grandi sans figure paternelle, élevé par sa mère, professeure de yoga, dans une banlieue quelconque du Québec. Souvent livré à lui-même, il retrouve ses amis pour des séances de skateboard et des joints fumés en cachette. Leur foyer ne manque de rien, mais les fins de mois sont justes et Chantal doit tenir les comptes avec attention. Heureusement, son quotidien se trouve embelli par les petits cadeaux que lui fait parvenir son amoureux, marin rencontré quelque temps plus tôt grâce à une application, et dont Antoine imagine qu'il est ce père inconnu tant espéré.
Tel les deux côtés d'une même pièce, le destin de ces deux jeunes hommes est lié bien malgré eux…

De ces deux fils apparemment sans rapport, Jérémy Comte va construire une trame solide tissée autour de l'absence de la figure paternelle et ses conséquences, déployées à deux endroits du monde quasi opposés, culturellement, économiquement, socialement. Pour son premier long métrage, le jeune réalisateur frappe très fort, déjouant sans cesse les stéréotypes attendus, y compris dans le rythme de ce récit tendu qui prend le temps de s'installer, pour mieux rebondir ailleurs à chaque mesure de sa progression. Dans le film, le paradis est avant tout celui que chacun décide de se construire, ce lieu où l'on peut trouver un refuge, la paix, et ainsi parvenir à mieux faire face, voire échapper à la douleur du monde. Ce lieu, aussi intime soit-il, n'en demeure pas moins universel dans ce qu'il offre, et la métaphore que file le film, en cette époque postmoderne où le numérique, les réseaux et internet prennent beaucoup de place, nous offre un pas de côté surprenant.
Sans rien dévoiler du cœur du sujet d'un film discret à ne pourtant rater sous aucun prétexte, il semble important de souligner à quel point la collision de ces deux destinées antithétiques parle le langage universel de l'amour, l'estime de soi, la vulnérabilité et la solitude. Avec beaucoup de grâce et de style, Jérémy Comte transforme les hommes en étoiles dans le ciel, qui peuvent filer à la vitesse de la lumière, sombrer dans l'obscurité et parfois se relier en une constellation permettant à certains de trouver leur chemin…

L'AVENTURE RÊVÉE

(DAS GETRÄUMTE ABENTEUER)

Réalisé par Valeska GRISEBACH
Allemagne / Bulgarie 2026 2h42
VOSTF (bulgare)
avec Yana Radeva, Syuleyman Letifov, Stoicho Kostadinov, Nikolay Shekerdjiev, Denislava Yordanova, Tiana Georgieva…
Scénario de Valeska Grisebach et Lisa Bierwirth

FESTIVAL DE CANNES 2026 – PRIX DU JURY

Bienvenue à Svilengrad, petite bourgade perdue au sud, sud-est de la Bulgarie, à la frontière de la Grèce et de la Turquie. On est ici aux confins de l'Europe de l'Est, « laissée-pour-compte » d'une « communauté économique » très occidentalo-centrée. Comme dans toute ville-frontière qui se respecte, Svilengrad est une zone de non-droit qui ne dit pas son nom, plaque tournante de trafics en tous genres : hommes et marchandises y transitent en toute impunité dans un rapport très relatif à la légalité ; corruption, intimidation sont monnaie courante, dans un climat pesant de sourde et perpétuelle violence. Il n'est pas rare que les choses, les individus, se volatilisent sans laisser aucune trace. Prenez Saïd par exemple. Un solitaire, qui sillonne cette contrée sous un soleil de plomb pour se livrer à de mystérieuses transactions et qui, au sortir d'une boîte de nuit après sa journée harassante, constate que sa voiture n'est plus là. Disparue, volée. Il tombe par hasard sur Veska, une amie d'enfance perdue de vue, laquelle lui propose son aide pour retrouver le véhicule. C'est que les investigations, Veska ça la connaît : archéologue pour le moins aguerrie, elle est revenue dans son village pour mener à bien des fouilles sur un site perché sur la montagne surplombant la frontière. Mais voilà que Saïd lui-même disparaît. Déter', un brin véner', Veska se lance à la recherche de son ami. Et quand elle n'est pas occupée à remuer la terre, à brosser et rincer ses antiques trouvailles et à râler sur l'état de la route qui mène au site, elle descend en ville, furète, questionne innocemment les commerçants. Jusqu'à ce que ses investigations remontent aux oreilles du puissant parrain local, autre connaissance de jeunesse de Veska…

Sorte de polar taiseux, qui observe plus qu'il n'explique, *L'Aventure rêvée* avance subrepticement, par tâtonnements, par petites touches. Un détail dans une conversation, dans un comportement, nous ouvre toute une histoire, un passif, des regrets. Ayant construit son scénario à partir de conversations avec des Bulgares de sa génération – ceux qui avaient vingt ans quand le Mur est tombé en 1989 –, la réalisatrice Valeska Grisebach (à qui l'on doit le très beau *Western* en 2017) joue avec et surtout déjoue les codes du genre, avance dans son récit d'un pas faussement hésitant vers une résolution cathartique. « J'ai souvent entendu dire que les années 1990 avaient été une « époque d'hommes », presque « un temps de guerre », pas une époque « pour les femmes ». Cette analogie guerrière s'est entremêlée à mon attrait pour les genres cinématographiques à dominante masculine, qui nous en disent beaucoup sur la façon dont la société construit le genre. J'ai beaucoup réfléchi au récit guerrier – la valeur de la force, l'obligation de vaincre – comme trame de fond qui traverse la vie des personnages, les invite à s'y conformer et influence leurs choix. »
La cinéaste dessine un personnage féminin unique en son genre. Veska, du haut de ses soixante ans, n'hésite pas à tenir tête à des hommes façonnés par des décennies de pratiques sexistes et de codes misogynes, programmés pour exclure et surtout exploiter les femmes. Yana Radeva, impressionnante comédienne non-professionnelle, incarne à travers Veska une lignée de femmes puissantes, issues de pays livrés à l'abandon, fermement décidées à lutter contre cette domination. Et c'est assez jouissif de la voir accomplir haut la main cette « mission (supposément) impossible ».

D'OÙ VIENT LE VENT

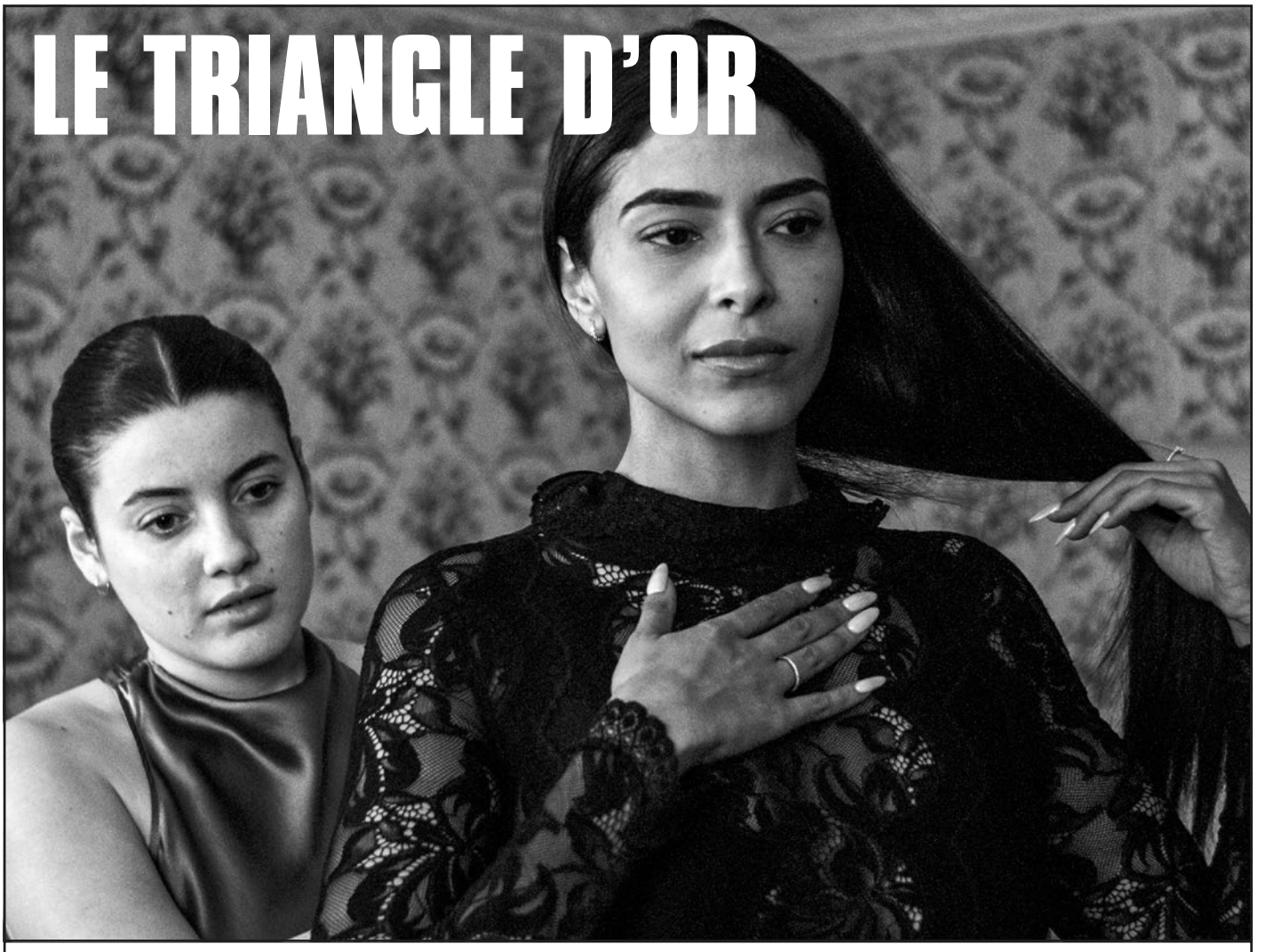
Écrit et réalisé par Amel GUELLATY
Tunisie 2025 1h40 **VOSTF**
avec Eya Bellagha, Slim Baccar,
Zeineb Neji, Mariem Dridi,
Sondos Belhassen…

« Tu sais d'où vient le vent ? De l'autre côté de la planète, dans un désert comme celui-ci, il y a ce qu'on appelle des hurleuses. Ces femmes, pour réveiller le vent, crient du plus profond de leur être. Quand le vent est fort, on peut les entendre. »

C'est un film sur le désir d'évasion, sur la nécessité de partir. Alyssa et Mehdi sont frère et sœur de cœur, ils ont la vingtaine et se trouvent, dans cette Tunisie traversée par les tensions sociales et politiques, à ce carrefour un peu confus, quand on quitte définitivement l'adolescence mais qu'on n'est pas encore tout à fait adulte… Seule certitude pour eux : ils n'ont d'avenir que dans un « ailleurs » hypothétique – et il leur appartient de se donner les moyens de partir. Lorsqu'elle apprend l'existence d'un concours d'art dont le prix est une résidence artistique en Allemagne, tout se bouscule dans la tête d'Alyssa. Elle décide d'y inscrire Mehdi, qui dessine depuis toujours. Seul obstacle : le concours se tient à Djerba, à plus de 500 kilomètres au sud de Tunis. Qu'à cela ne tienne : l'audace d'Alyssa contamine Mehdi et ils prennent la route, remplis d'espoirs et de rêves pour une vie meilleure.
Tu sais d'où viennent les nuages ?
D'où vient le vent est un road movie inattendu, porté par un tandem extrêmement touchant et attachant. Entre Alyssa et Mehdi, c'est une vraie, belle et grande histoire d'amitié, sans ambiguïté. On est immédiatement embarqué dans ce récit lumineux à la lisière du récit d'initiation, du carnet de voyage et du film de potes – constamment sur le fil, toujours « entre-deux »… Entre le drame et la comédie, entre l'espoir et la résignation, entre le réalisme et l'imaginaire… entre le rouge (le feu, la fougue, Alyssa) et le bleu (l'eau, la mesure, Mehdi).
« Chaque couleur correspond à un état intérieur. Le rouge est lié à la colère, à l'urgence. Le bleu est associé au rêve, à l'apaisement. Le jaune renvoie à la Tunisie elle-même : le désert, la lumière, la chaleur, mais aussi une forme de mémoire. À mesure que les personnages évoluent, les couleurs se déplacent, se mélangent, se contaminent […]. Je n'ai rien inventé, j'emprunte les codes couleurs du cinéma d'Almodovar. » (Amel Guellaty). Malgré leurs différences, nos personnages se complètent et partagent à la fois leur envie d'un ailleurs plus doux, et leur grande sensibilité à l'art. Le dessin pour Mehdi, l'imagination pour Alyssa, la poésie pour les deux…
Tu sais ce qu'il y a sous le sable au centre de la terre ?

Le film est orné de passages oniriques qui offrent de salutaires respirations, entre deux scènes de course-poursuite et la résolution des problèmes rencontrés au cours du voyage épique vers Djerba. L'imagination débordante d'Alyssa (alimentée par les croquis quotidiens de Mehdi) prend vie à travers de brefs mais très réussis moments d'animation. La poésie affleure également dans les histoires que Mehdi raconte à Alyssa au fil de leur aventure – il y est question de l'origine des nuages, du vent, du sable –, avec lesquelles il compose une magnifique mythologie, étroitement liée à l'Histoire même de la Tunisie. Au bout du voyage, nous sommes, avec Alyssa et Mehdi, grandis – et surtout inspirés par ce petit joyau tunisien qu'est *D'où vient le vent*.

LE TRIANGLE D'OR



Réalisé par Hélène ROSSELET-RUIZ
France / Belgique 2026 1h28
VOSTF (français, anglais et arabe)
avec Malou Khebizi, Soundos Mosbah, Ziad Bakri, Kassem Al Khoja…
Scénario de Pauline Guéna et Hélène Rosselet-Ruiz

Délimité par les Champs-Élysées et les avenues Montaigne et George V, c'est peu dire que le « Triangle d'or » n'est pas le quartier de Paris le plus populaire. Vivre dans une maison immense, n'en sortir que conduite par son chauffeur personnel, être servie à toute heure du jour et de la nuit, sortir les billets par liasses (et pas des coupures de cinq euros !), avoir sa salle de sport high-tech à domicile, sa piscine au sous-sol, une masseuse, une pédicure attitrées… C'est une idée possible du bonheur, le signe extérieur d'une incontestable réussite ou d'une ascendance fortunée. Mais l'argent peut couler à flot, quand la richesse est synonyme de prison, les barreaux, même dorés à l'or fin, n'en sont pas moins infranchissables.

Souria par exemple : sous la surveillance constante des caméras disposées dans toutes les pièces de la demeure, il lui est formellement interdit de sortir, de recevoir de la visite ou même de passer un coup de téléphone à tout autre que son bien-aimé, puissant et riche prince saoudien. Elle a bien pesé le pour et le contre et pense pour l'heure être la grande, l'heureuse gagnante de l'histoire. Pour Laura, c'est tout autre chose. Embauchée dès l'issue de son entretien pour « gérer le quotidien d'une cliente très exigeante », la jeune femme, à qui ce milieu est totalement étranger, doit se mettre dans le bain – et très vite. Elle a tout juste le temps de visiter au pas de charge l'immense habitation et d'éplucher l'épais classeur de consignes : elle est instantanément « mise à disposition », disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, au service de Madame. Pour deux cent cinquante euros par jour, au black bien sûr, Laura est prête à pas mal de sacrifices, elle qui a tellement besoin d'argent pour aider sa sœur, infirmière et jeune maman, avant de partir à l'armée. Laura a de la discipline, du mental, elle va gérer – pense-t-elle. Elle va apprendre à servir, vite, discrètement et sans poser de questions. Intégrer immédiatement les règles de conduite : en premier lieu ne surtout pas regarder Monsieur lorsqu'il est présent, ni lui adresser la parole…

Mais peu à peu, un lien fragile se tisse entre les deux jeunes femmes. Et malgré les apparences, sous le bonheur plaqué-or, Laura perçoit qu'un danger pèse sur Souria – et que les portes de la cage pourraient bien leur être fatales à toutes deux…

Pour ce premier long-métrage, Hélène Rosselet-Ruiz est partie de sa propre expérience de femme de ménage chez une riche Saoudienne. La notion d'interdit, les rapports de domination très marqués l'ont guidée pour écrire l'histoire de Souria et Laura. Domination de genre d'abord : Souria est un meuble de luxe, un objet d'apparat qui doit rester disponible aux désirs de son amant. Domination de classe ensuite : Laura doit à la fois ne pas exister, rester scrupuleusement dans l'ombre et répondre dans l'instant au moindre caprice, aux ordres les plus fantaisistes. Au travers du rapport entre Souria et Laura, la réalisatrice confronte deux féminités, deux manières différentes de l'habiter. Et si elles sont de prime abord très éloignées, une sororité salutaire parvient à éclore entre les deux femmes. Chacune ouvrant les yeux de l'autre. Il en va de même pour la violence des rapports qui se niche à tous les niveaux, chaque personnage étant prisonnier d'un masque – qu'il faut tomber pour espérer s'en sortir.

SEULE LA VIE

(VIER MINUS DREI)

Réalisé par Adrian GOIGINGER
Autriche 2025 2h01 **VOSTF**
avec Valerie Pachner, Robert Stadlober, Stefanie Reinsperger, Hanno Koffler.…
Scénario de Senad Halilbašić, d'après le roman autobiographique de Barbara Pachl-Eberhart

BERLINALE 2026 : PRIX DU PUBLIC

Commençons par la fin, comme le fait le film, pour dire ses purs moments de grâce, qui tiennent notamment à un métier méconnu, ou plutôt faussement connu, celui de clown. Que dis-je un métier ! Plus qu'un emploi : une passion, une façon d'être, à la vie, aux autres, à soi-même. *Seule la vie* célèbre ces drôles de comédiens-contorsionnistes-jongleurs-magiciens qui, acrobatiquement maladroits, bariolés de toutes les couleurs, s'efforcent d'enchanter les pistes aux étoiles mais aussi, dans un registre plus quotidien, de mettre un peu de vie, de rêve, d'humour, de poésie dans les lieux qui en sont dépourvus, comme les chambres tristes des enfants hospitalisés… « Si un comédien joue plusieurs personnages, un clown n'en a qu'un »… dont on (re)découvre qu'il s'enrichit de ses failles secrètes… C'est toute une humanité bigarrée, un cortège joyeux, qui se déploie sous nos yeux, transbahutant son lot de tristesse, la camouflant sous des oripeaux drolatiques, transcendant perpétuellement ses blessures pour mieux les panser.
Barbara qui rêvait, avec son joli minois, d'être actrice (c'est plus glorieux) n'aurait jamais songé à devenir clown. C'était compter sans les hasards de la vie et des rencontres, les échecs cuisants des auditions, le compagnonnage amoureux… mais n'anticipons pas : tout cela se découvrira rétrospectivement, dans la douceur de flash-backs ouatés et dorés. Pour l'heure, c'est dans la lumière crue d'un pénible embouteillage que l'on fait connaissance avec notre héroïne. Son téléphone sonne. Très imprudemment Barbara décroche, on craint pour elle un accident. De fait un accident a bien eu lieu, mais ailleurs, pas pour elle, peut-être pour les siens ? L'amie qui l'appelle apporte peu de précisions, elle a juste entendu parler du camion d'un clown renversé… Peut-être une coïncidence, mais il y n'y a pas tant de comédiens à nez rouge que ça dans le coin… Réfrénant mal son inquiétude grandissante, Barbara appelle sans discontinuer le portable désespérément muet d'Heli, son mari, laisse quantité de messages…
Un lit d'hôpital plus loin. Le temps est suspendu au tempo d'un monitoring qui marque les battements des cœurs des survivants… Barbara est sonnée, toutes les paroles inutiles tourbillonnent autour d'elle. Celles des grands-parents qui se raccrochent à la religion, celles des soignants aux termes impitoyablement précis. Celles des clowns absents. Alors qu'habituellement elle fait rire les enfants malades, par un étrange coup du sort, la voilà passée de l'autre côté de la scène, celle des personnes souffrantes à accompagner. Mais haut les cœurs ! Avec une force époustouflante, Barbara se raccroche à chaque brin de vie. Le moindre de ses gestes résonne comme une ode à ce qu'il y a de plus précieux, une ode à tous les plaisirs minuscules, à toutes les premières fois… Barbara, quoi qu'il arrive, prend le parti de rester riche de ses belles et grandes histoires d'amour… pour un homme, pour deux mioches, pour une tripotée d'amis hauts en couleur et rigolards. Et, on le sait, la mort ne peut pas tuer les grandes histoires d'amour.

Seule la vie, c'est la vie avant tout. Pas seulement celle qui « doit continuer ». Juste celle qu'il faut mordre à pleines dents avec un appétit gourmand en refusant de se laisser écraser par le poids du ciel quand il vient à tomber sur nos têtes. S'autoriser le bonheur, envers et contre tout. Que voilà un film lumineux, qui fait du bien – et qui bouscule avec fougue quelques clichés éculés sur l'irréparable deuil.

DES FLEURS POUR TOKYO

Écrit et réalisé par Yuiga DANZUKA
Japon 2025 1h55 **VOSTF**
avec Kodai Kurosaki, Ken'ichi Endô, Haruka Igawa, Aoi Nakamura, Mai Kiryu…

Il y a des films qui frappent d'emblée. Et puis il y a ceux qui s'ouvrent comme une fleur, lentement, presque timidement. *Des fleurs pour Tokyo* appartient résolument à cette seconde famille. « Tout commence… sur une aire d'autoroute. Deux parents, leur fils, leur fille, déjeunent avant de reprendre la route dans les bouchons pour s'installer dans une élégante et moderne maison de campagne près de la mer. Mais le père, architecte-paysagiste, doit interrompre immédiatement ces vacances en famille à la suite d'un appel du travail. Au grand désarroi de sa femme. On retrouve, dix ans et un drame familial plus tard, les deux enfants, devenus jeunes adultes, au moment où leur père – qui les a abandonnés pour travailler à l'étranger – vient présenter une exposition de son travail à Tokyo. Le garçon, Ren, est livreur d'orchidées, et la fille, Emi, emménage avec son compagnon avec qui elle va se marier. Lorsque Ren revoit son père, quelque chose peut encore peut-être se réparer…

Les trois personnages évoluent autour du personnage absent de la mère, avec souplesse et délicatesse. Le film dépeint leurs peines et leurs tourments par petites touches justes et précises. Il y a un brin de Kore-Eda dans ce drame familial assumé ». Pas tant pour les histoires racontées que pour cette manière de laisser respirer les silences, de faire confiance à un regard, à une porte entrouverte, à une tasse de thé laissée sur une table. Danzuka préfère les frémissements aux grandes démonstrations. Il filme les émotions comme on regarde la pluie arriver : sans les brusquer. Et puis il y a Ren. Il parle peu. Il livre des orchidées, fleurs délicates qui traversent la ville sans jamais faner. Difficile de ne pas voir dans ces bouquets le reflet de ce garçon discret, qui distribue chaque jour un peu de beauté. Autour de lui gravitent une sœur plus décidée qu'elle ne veut bien le croire, un père maladroit, et surtout Yumiko, la mère disparue, dont le souvenir irrigue chaque recoin du film.

La photographie est superbe, toute de lignes, de transparences et de reflets. « Au cœur du dispositif, il y a l'architecture et le paysage, à travers le métier du père, le centre commercial qui est le cœur battant d'un Shibuya rénové, mais aussi dans chaque plan qui semble ciseler l'espace. Les façades vitrées répondent aux bouquets, les jardins suspendus aux échangeurs, les intérieurs épurés au tumulte des carrefours. La musique un peu décalée et les travaux d'écriture sur la photo très travaillée finissent de créer une atmosphère belle et limpide ». Tokyo n'est jamais une carte postale : c'est une ville qui respire, qui hésite, qui console aussi. Une ville où l'on peut encore se perdre… et peut-être se retrouver. *Des fleurs pour Tokyo* est un premier film d'une belle sensibilité. Un film qui prend le temps de regarder les êtres avant de les juger, qui croit aux secondes chances et qui rappelle, avec une douceur infiniment japonaise, que les blessures ne disparaissent certes jamais tout à fait, mais qu'elles peuvent finir par fleurir autrement. (avec la complicité de Yaël Hirsch, *cult.news)*

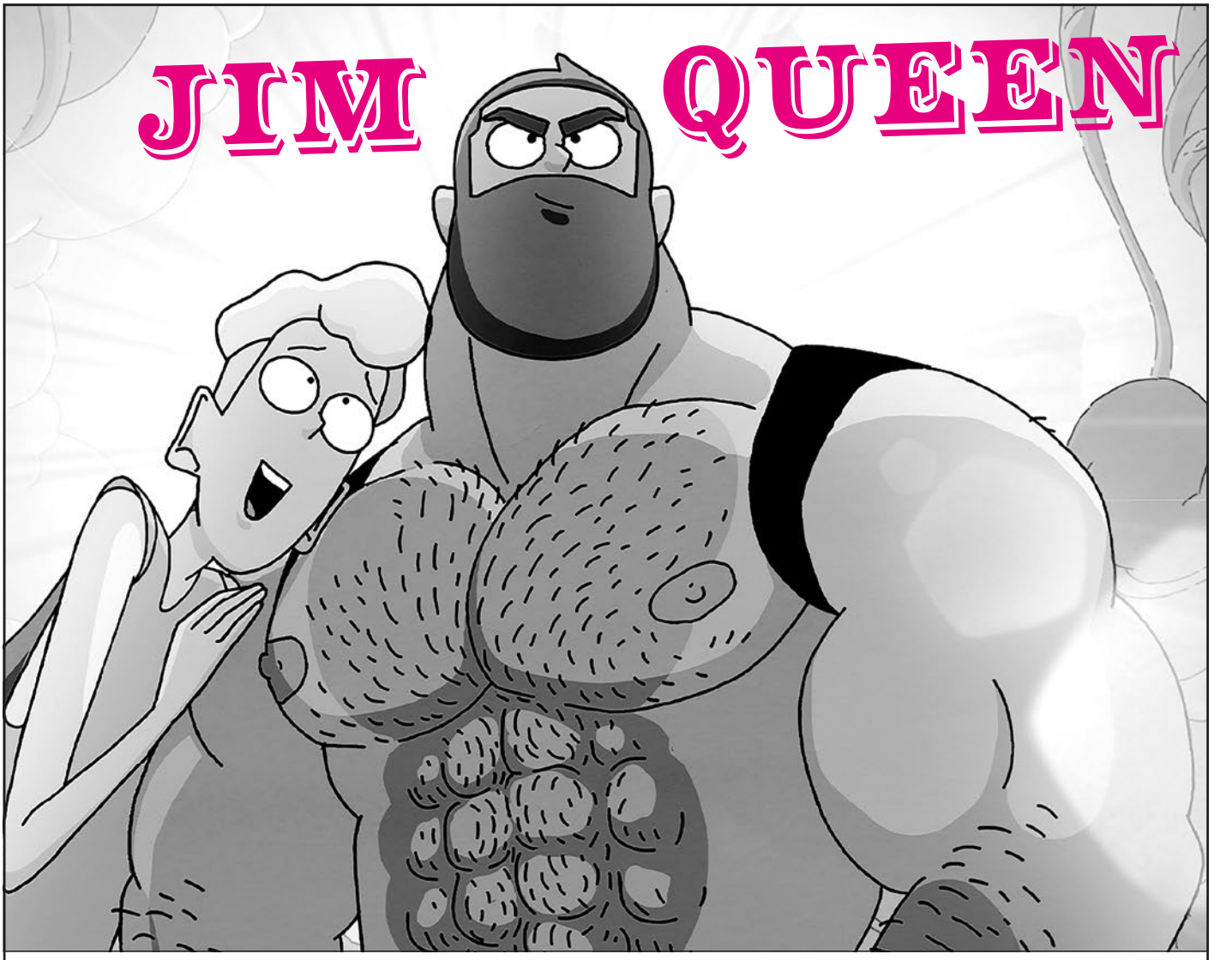
MISS MERMAID

Réalisé par Pauline BRUNNER et Marion VERLÉ
France 2025 1h32
avec Aloïse Sauvage, Thomas VDB, Annie Mercier, Alison Wheeler…
Scénario de Pauline Brunner, Marion Verlé et Marie Eynard

Premier film d'une « hydre à deux têtes » comme aiment à se définir elles-mêmes Pauline Brunner et Marion Verlé, voici une bien délicieuse comédie sociale comme on les aime ! Avec un talent certain pour le burlesque, une vive intelligence pour raconter en douce une réalité sociale férocement âpre et une profonde tendresse pour des personnages malmenés par la précarité du monde du travail, l'hypocrisie des familles ou la pêche intensive, *Miss Mermaid* a tout du film épatant qui vous met en joie : modeste et généreux, fraternel et drôle, engagé mais sans donner de leçons.

Fanny, quand on la voit, on ne l'imagine pas spontanément en « Miss mermaid », en Miss sirène. Frêle plutôt qu'athlétique, le cheveu mi-court et terne plutôt que long et soyeux, pas de paillettes autour des yeux ni de bleu irisé sur les lèvres… Fraîchement divorcée – quelle connerie aussi que de se mettre la bague au doigt à dix-neuf ans ! –, elle a la trentaine un peu triste, un canapé en skaï comme ultime relique de son mariage qui a pris l'eau et cumule des emplois précaires, le jour comme femme de ménage dans les villas louées par des vacanciers qu'elle prendra soin de ne jamais croiser, la nuit comme nettoyeuse au karcher dans une fabrique de conserves de poisson. Tout aurait pu ainsi s'écouler tristement dans la demeure familiale retrouvée faute de pouvoir se payer un loyer si elle n'avait pas croisé le regard (pour le coup artistiquement pailleté) d'Anémone.
Anémone, c'est la sirène bien sûr (géniale Alison Wheeler), l'une des rares sirènes professionnelles françaises. Soudain, c'est tout un univers qui s'ouvre alors à Fanny : le monde du « mermaiding ». Avec ses queues de sirène en silicone de quinze kilos qui coûtent un bras, ses tutos maquillage holographiques, ses chorégraphies aquatiques enchanteresses, mais aussi sa bienveillance, sa simplicité… Fini les ex toxiques, les crédits à rembourser, les boîtes d'intérim à la con. Et après tout, pourquoi pas elle ? Poussée par sa copine d'usine Paupiette, quarante ans de boîtes de conserve au compteur et une gouaille digne d'Arletty, Fanny cède à l'envie irrésistible de mettre un peu de rêve dans sa vie : la voilà qui franchit le pas pour devenir Nini la Sirène ! Elle se teint les cheveux en rose, s'abonne à la piscine municipale, commence un entraînement sportif sur ses deux lieux de travail et apprend l'apnée pour nager à l'aise dans les eaux salées. Objectif : le prochain concours international de sirènes qui se tiendra à Bilbao. Tout le monde – à commencer par ses parents et son ex – la croit tarée, mais elle sait pouvoir compter sur l'amitié indéfectible de Paupiette – qui reçoit plus d'affection de ses trois chats que de son fils et de ses petits-enfants et qui préfère finir au fond du port de Fécamp plutôt qu'en Ehpad – et de Tintin (Thomas VDB, irrésistible), marin grande gueule engagé contre le lobby de la pêche industrielle qui détruit les fonds marins et lui pique son gagne-pain. Cette communauté du diadème, des coquillages et des perles qui brillent va tout faire pour aller au bout du rêve de Fanny, qui trouvera quant à elle au fond de la piscine, non pas un petit pull marine, mais mille fois mieux : la liberté d'être qui elle veut et d'être heureuse ainsi, sans mari, sans projet d'enfants, sans crédit immobilier sur quarante-cinq ans…

JIM QUEEN



Film d'animation réalisé par Marco NGUYEN et Nicolas ATHANÉ
France 2026 1h25
Scénario de Simon Balteaux, Marco Nguyen, Nicolas Athané et Brice Chevillard.
Produit par le détonant studio Bobbypills.

Il voue un culte à son corps, il a les biceps bombés, les abdos hyper bien dessinés, il adore le sport, il est même affiché au fronton de sa salle de muscu préférée, le Temple Gym ; il adore danser et gare à celui qui convoiterait son podium perso au PowerBoyz, boîte de nuit 100 % gay où il passe ses soirées. Il s'appelle Jim Parfait et il est « influenceur ». Un cador dans sa partie, l'icône la plus sexy et la plus suivie de la scène gay parisienne. Jim adore de toute évidence sa vie boostée aux anabolisants et aux compléments alimentaires protéinés.

Or, un matin comme les autres où il se prépare pour sa séance de sport quotidienne, Jim, effaré, voit un de ses abdos disparaître ! Puis deux, puis trois… Plop ! Plop ! Plop ! Paniqué, il court à l'hôpital – et la sentence tombe : il a choppé l'hétérose, la nouvelle IST qui décime les rangs homosexuels, transformant les fiers homos en vulgaires hétéros. L'hétérose, c'est l'avachissement programmé, la mâle attitude instinctive, l'intérêt obligatoire pour le tuning, la bière et le foot… Et puis la chute libre : une obsession pour la monogamie, un désir irrépressible de reproduction et enfin une phobie de certaines zones érogènes qui… que… bon… bref : l'horreur suprême. Tous les followers de Jim se désabonnent. Tous sauf un, énamouré : Lucien, charmant jeune homme fluet qui peine à s'assumer face à une effroyable mère catho-castratrice (qui n'est autre que la terrifiante Ministre de la Santé !), l'exact opposé des fantasmes de Jim. C'est ce duo mal assorti qui part à la recherche du mystérieux Dr Ragoult et de son hypothétique remède à l'hétérose : la « chloroqueer »…

Voilà un film qui ne prend pas de pincettes. Qui fonce dans le tas à tombeau ouvert, appelle un chat un chat, la prostate une zone érogène et l'Empereur breton réac des médias et du cinéma un Mogul fascistoïde – et ça fait un bien fou ! Un dessin animé (dé-)culotté, inventif, joyeusement féroce, écrit à huit mains par un commando de scénaristes sans filtres, adeptes des jeux de mots crus et nourris de solides références satiriques « bêtes et méchantes » (de Hara Kiri à Ralf König). Les plus anciens reconnaîtront avec bonheur l'héritage du vétéran Picha *(Tarzoon la honte de la jungle)*, les plus jeunes jubileront tout autant.

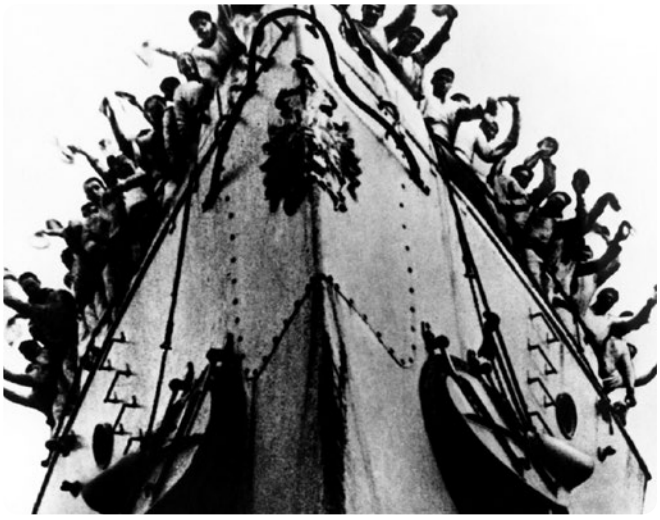
Lucien, le newbie (débutant dans le milieu), nous guide dans la jungle des cultures et des chapelles gay qui sert de décor à une improbable relecture d'un conte de Grimm par un Tex Avery sous acide, avec ses héros, ses méchants, sa bonne fée drag, son Graal. Tour à tour décapant et bienveillant, Jim Queen balance autant sur les queerphobies de notre époque qu'il moque l'homo-normativité (culte du corps, âgisme, classisme…). Et ne prône en définitive qu'une saine attitude, quelle que soit son orientation : l'acceptation de soi. Pour Marco Nguyen, « l'humour, c'est la meilleure arme pour faire face à l'état du monde aujourd'hui. » On ne peut qu'abonder dans son sens et, le film à peine fini, on en redemande tellement on a ri et halluciné devant tant d'inventivité.

LE CUIRASSÉ POTEMKINE

(BRONENOSETS POTYOMKIN)

Réalisé et monté par Serguei Mikhaïlovitch EISENSTEIN
URSS 1925 1h08 **Muet Noir et blanc** (sauf un drapeau rouge)
avec Alexandre Antonov, Vladimir Barsky, Grigoriy Alexandrov, Mikhaïl Gomorov… les marins de la flotte de la Baltique et de la mer Noire, les habitants d'Odessa…
Scénario de S.M. Eisenstein et Nina Agadzhanova
Musique originelle d'Edmund Meisel

Tourné en 1925 pour célébrer le vingtième anniversaire de la révolution russe, *Le Cuirassé Potemkine* fit à l'époque l'effet d'un séisme esthétique, chamboulant la grammaire cinématographique par son montage novateur, sa puissance d'expression et l'intensité émotionnelle de ses scènes clés (la plus célèbre étant sans doute celle du massacre sur les escaliers d'Odessa).
Le film raconte un épisode de la révolution russe en 1905. Les matelots mènent une vie lamentable : ils sont maltraités par les quartiers-maîtres, qui déchargent sur eux leur rancœur contre les officiers.
L'un des marins, Vakulincuk, incite ses camarades à se révolter. Le 14 juin au matin, on veut leur faire manger de la viande avariée, que le médecin du bord lui-même prétend comestible. Les matelots ayant refusé, le commandant ordonne qu'on tire sur un groupe de mécontents, mais la garde refuse. L'équipage se mutine, et jette les officiers par-dessus bord…



« C'est un lieu commun aujourd'hui de dire que *Le Cuirassé Potemkine* est l'un des dix ou douze chefs-d'œuvre dont puisse s'enorgueillir l'art cinématographique, un lieu commun aussi de dire que cette œuvre affirma de façon éclatante l'intrusion de l'élément social dans l'art du film, celui-ci trouvant, dans l'authenticité des faits, la vérité humaine qui jusqu'alors lui faisait défaut.
Avec Eisenstein et son Potemkine apparaissent pour la première fois à l'écran les qualités primordiales du cinéma soviétique, qui expliquent sa place et l'influence qu'il exerce : le dynamisme irrésistible, l'utilisation au maximum de l'expression la plus directe, le retour aux éléments de nature, l'abandon volontaire et délibéré de la vedette, l'expression puissante du groupe, de la collectivité, du mouvement de foule, le désir de rendre par l'image une âme collective. » (Jean Mitry, *Image et Son*, juin 1956)

La séance du jeudi 6 août à 19h sera présentée par Hadrien Fontanaud, membre de l'équipe du **ciné club Jean Vigo**, enseignant chercheur à l'université Paul Valéry et auteur d'une thèse consacrée à David Lean.

LAWRENCE D'ARABIE

Réalisé par David LEAN
GB 1962 3h45 **VOSTF**
avec Peter O'Toole, Alec Guiness, Omar Sharif, Anthony Quinn, José Ferrer, Claude Rains…
Scénario de Robert Bolt et Michael Wilson, d'après *Les Sept piliers de la sagesse* de T.E. Lawrence
Version restaurée 4 K

Tourné dans la foulée du succès critique et public du *Pont de la rivière Kwaï*, *Lawrence d'Arabie* est sans doute le chef-d'œuvre de David Lean, couronné par 7 Oscar en 1963 – dont Meilleur film, Meilleur réalisateur et Meilleure photographie, de fait somptueuse, signée Freddie Young.

« Lean, loin d'être un cinéaste révolutionnaire, critique pourtant la tradition militaire et l'empire colonial anglais dans ses deux films les plus célèbres, deux grandes réussites qui sont aussi le portrait de deux grands obsessionnels, à la limite de la pathologie, *Le Pont de la rivière Kwaï* et surtout *Lawrence d'Arabie*, qui s'inspire librement des *Sept Piliers de la sagesse*, vaste récit autobiographique publié en 1926 dans lequel T. E. Lawrence raconte ses aventures. Le film de Lean en retrace les épisodes majeurs, en prenant une certaine distance avec Lawrence.
« En 1916, le jeune officier britannique T. E. Lawrence est chargé d'enquêter sur les révoltes des Bédouins contre l'occupant turc. Celui qu'on appellera plus tard "Lawrence d'Arabie" se range alors du côté des insurgés et, dans les dunes éternelles du désert, organise une guérilla. Il mène la libération de Damas et devient l'un des principaux artisans de l'unité arabe. Personnage brillant mais controversé, il va mener des batailles aux côtés de ses alliés et changer la face d'un empire.
« Ce chef-d'œuvre dresse le portrait d'un personnage ambigu à tous points de vue – militaire, politique, sexuel – loin des héros de films d'aventures classiques… Consacrer une superproduction à un personnage trouble et peu sympathique sans rien dissimuler de ses faiblesses, de son masochisme et de son exhibitionnisme n'est pas la moindre des audaces de Lawrence d'Arabie, épopée de l'échec, histoire d'un Anglais phobique obsédé par la pureté qui aimait le désert "parce que c'est propre". » (O. Père, *arte.tv)*

NOTRE HISTOIRE : CHRONIQUES DU CAIRE

Écrit et réalisé par Abu Bakr SHAWKY
Égypte / Autriche 2025 2h02
VOSTF (arabe et anglais)
avec Amir El-Masry, Valérie Pachner, Nelly Karim, Karim Kassem…

Voilà bien un film réjouissant, revigorant, jubilatoire… qui réveille nos zygomatiques tout en conquérant notre petit cœur sensible. Un film qui embrasse vingt ans d'histoire de l'Égypte, pays héritier d'une civilisation multi-millénaire, et qui rend un hommage chaleureux à son cinéma populaire, l'un des plus riches au monde dans les années 1950 / 1960.
Le récit est inspiré de la propre histoire du réalisateur austro-égyptien Abu Bakr Shawky et de ses aïeux. Tout commence en 1967, au cœur d'un appartement exigu mais on ne peut plus vivant du Caire, occupé par une famille hétéroclite mais soudée. Ahmed est un jeune pianiste en devenir (pour le malheur de ses voisins), flanqué de deux frères pas vraiment au diapason : Hassan, rebaptisé Hassanov parce qu'il est fan du modèle soviétique (on est sous le régime du grand Nasser), et Sharaf, passionné de football malgré son absence totale de talent pour le ballon rond, et fan du club de Zamalek. Il y a aussi le père, Ragheb, fonctionnaire consciencieux au ministère de l'Agriculture dont la mission est de reboiser le désert, et la mère, Fairouz, qui, malgré un environnement très patriarcal assume tranquillement son rôle de clef de voûte du foyer. Et comme si l'appartement n'était pas déjà assez peuplé comme ça, il accueille les soirs de match les oncles (dont un qui est systématiquement accusé de porter la poisse à l'équipe de Zamalek) et les voisins…
Deux événements marquent cette année 1967. L'un est collectif et inquiétant : les prémices de la Guerre des Six jours et la possible conscription des jeunes Égyptiens. L'autre est intime et heureux : le début pour Ahmed d'une correspondance amicale puis amoureuse avec Elizabeth, une étudiante en littérature qui vit en Autriche. Elizabeth qu'Ahmed rejoindra quelques années plus tard à Vienne, pour tenter d'y mener sa vie amoureuse et musicale : le jeune homme fera connaissance avec une famille autrichienne tout aussi gentiment dysfonctionnelle que la sienne, et devra affronter un prof de musique passablement décourageant et raciste… Mais on verra qu'il n'en a pas fini avec Le Caire…

Sur deux décennies, le film égrène en cinq chapitres tout à la fois les événements importants du pays : la Guerre des Six jours, les révoltes économiques de 1977 qui entraînent la démission surprise de Nasser, l'avènement d'Anouar El Sadate, les accords de Camp David avec Israël, l'assassinat de Sadate ; et les événements familiaux : le mariage d'Ahmed, la naissance d'un enfant, les ennuis du père suite à une phrase maladroite dans une interview…
Certains trouveront peut-être que les acteurs en font des tonnes, mais c'est la grande tradition des films égyptiens de l'âge d'or. Et de fait on se laisse emporter, entre rire et émotion, par cette saga familiale aux multiples rebondissements, drôles ou tragiques, le tout servi par une caméra dynamique et un montage très rythmé. À travers les relations familiales, à travers les personnages formidablement attachants, Abu Bakr Shawky parvient à donner une image juste et lucide de l'évolution de son pays pendant deux décennies décisives, entre la présidence de Nasser et l'arrivée de Moubarak : il montre les paradoxes idéologiques entre le marxisme de Nasser et le néolibéralisme qui gagne du terrain, la corruption omniprésente mais que l'on doit taire, la répression exercée par les régimes successifs mais aussi l'affection démesurée que portèrent les Égyptiens à Nasser ou à Sadate…
Voilà un grand film populaire, généreux et intelligent, comme on en voit trop peu : ne boudons surtout pas notre plaisir !

Les Toiles du Château

Du cinéma sous les étoiles

Utopia est invité à Grabels ! RDV sous les mûriers, dans le jardin du château, fondé au début du XVIIe siècle par Jean de Massane, au bord de la Mosson. En partenariat avec la commune de Grabels, ses habitants et associations !
Cycle de séances en plein air et concerts au Château (45 rue du château à Grabels)

Les 19 juillet, 2 et 7 août : ouverture des portes à partir de 19h30 et projections à la tombée de la nuit, vers 21h30-22h. Les concerts ont lieu avant les films. Parking gratuit et sécurisé. **Séances au tarif habituel :** 7 € ou ticket d'abonnement (50 € les 10 places), 4,50 € pour les moins de 14 ans. Pas de réservations. Achat des billets sur place (paiement par chèque, espèces, ticket d'abonnement, **pas de CB**)

BAR ET PETITE RESTAURATION SUR PLACE AVEC DES PRODUITS FRAIS ET LOCAUX - PROGRAMME COMPLET DES FILMS (CONCERTS EN COURS DE PROGRAMMATION) : Dimanche 19 juillet : LA VENUS ÉLECTRIQUE Dimanche 2 Août : JUSTE UNE ILLUSION - Vendredi 7 août : ARCO

JUSTE UNE ILLUSION

Écrit et réalisé par Eric TOLEDANO et Olivier NAKACHE
France 2026 1h55
avec Camille Cottin, Louis Garrel, Pierre Lottin, Simon Boublil, Alexis Rosentiehl, Jeanne Lamartine, Rony Kramer…

Délicieusement ancré dans les années 1980, ce nouveau film du duo Toledano / Nakache évoque un sujet atemporel : ce moment fragile, tumultueux et pas toujours heureux où l'on quitte le monde de l'enfance pour celui des adultes. À ce titre, c'est le film idéal pour réunir parents et ados autour d'un constat finalement rassurant : si tout change, rien ne change. Quelles que soient les époques, il y a des ados qui baratinent les adultes pour arriver à leurs fins et franchir les limites savamment posées au préalable. Et il y a la musique, qui donne les palpitations et rythme les élans du cœur…
1985. Vincent vit au premier étage d'un immeuble d'une cité de la banlieue parisienne. Une famille de classe moyenne, papa est cadre (il aime à le rappeler), maman est secrétaire de direction (mais rêve d'émancipation) et son grand frère, tout de noir vêtu, passe ses journées à écouter du rock sur son walkman…
Juste une illusion est généreux et drôle, empathique et fraternel. La tendresse pour ce couple parental autant que les souvenirs d'adolescents infusent tout le film d'un doux parfum de nostalgie.

ARCO

Film d'animation réalisé par Ugo BIENVENU
France 2025 1h28
Scénario de Félix de Givry et Ugo Bienvenu
Merveilleux film d'animation tout public - à partir de 8 ans

Nous sommes au XXII[e] siècle. Les humains ont désormais le pouvoir de voyager dans le temps mais les parents d'Arco, un garçon d'une dizaine d'années, prétendent qu'il est trop jeune pour partir explorer le passé ou le futur : il doit patienter encore un peu. Sauf que la patience, ça va bien un moment ! Une nuit, le jeune garçon n'y tient plus : il « emprunte » le cristal de sa sœur, pierre indispensable au voyage, et sa combinaison arc-en-ciel. Direction : la préhistoire, il a toujours voulu voir, en vrai, les dinosaures ! Mais Arco ne maîtrise évidemment pas la technique du périple temporel, il s'emmêle les pinceaux et finit par débarquer… en 2075, un passé beaucoup moins lointain. Il est trouvé inanimé par Iris, une jeune fille de son âge, bouche bée de voir tomber des nuées ce mystérieux garçon couleur arc-en-ciel. À son réveil, Arco va se rendre compte qu'il a perdu le cristal lui permettant de rentrer chez lui. S'ensuit une aventure merveilleuse pour trouver par quel moyen revenir à son présent sain et sauf…

LA VÉNUS ÉLECTRIQUE

Réalisé par Pierre SALVADORI
France 2026 2h02
avec Pio Marmaï, Anaïs Demoustier,
Gilles Lellouche, Vimala Pons, Gustave Kervern…
Scénario de Benjamin Charbit,
Benoît Graffin et Pierre Salvadori

Bienvenue à la fête foraine qui, en cet an de grâce 1928, se tient aux portes de Paris. La première guerre est déjà loin, la seconde inimaginable et l'on profite de la vie. L'une des attractions – entre la femme à barbe et la roulotte de Madame Claudia qui promet pour quelques sous un contact en ligne directe avec vos chers défunts – attire tout particulièrement les foules : « La Vénus electrificata ». Les messieurs sont invités à goûter au – très littéral – coup de foudre procuré par le baiser électrique échangé avec l'irrésistible Vénus… Laquelle, jeune femme charmante avec ou sans ampérage, se prénomme en réalité Suzanne et voudrait bien s'affranchir de son bateleur de patron, Titus, énamouré et passablement tyrannique.
Tandis qu'elle furette dans les roulottes, à la recherche d'une cigarette ou d'un petit coup à boire, Suzanne tombe sur Antoine Balestro, jeune artiste en vogue qui n'arrive plus à peindre, convaincu d'être responsable du décès de son épouse bien aimée, et qui veut tenter d'entrer en contact avec elle par l'intermédiaire de Madame Claudia, la médium citée plus haut. Prise de cours mais pas d'inspiration, Suzanne se fait passer pour la défunte. Antoine ne marche pas : il cavale ! Et retrouve enfin le goût la peinture, au grand bonheur d'Armand, son ami et galeriste…
Le mensonge, l'ambiguïté, les faux-semblants, l'attrait pour les spectacles populaires irriguent ce nouveau film – un de ses plus réussis – de Pierre Salvadori, qui mêle liberté narrative, mélancolie et humour. S'inspirant de la comédie hollywoodienne de la grande époque – rythme vif, quiproquos en chaîne, précision de l'écriture et de la mise en scène –, ce fervent admirateur d'Ernst Lubitsch nous embarque dans un univers romanesque singulier, qui explore les relations humaines et les fragilités de personnages cabossés dans leur quête du bonheur. Un régal.

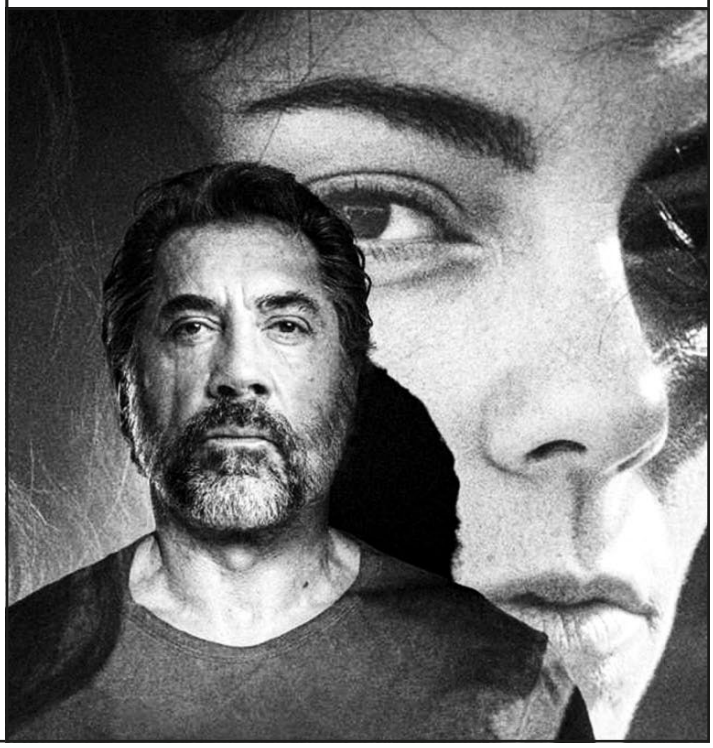
L'ÊTRE AIMÉ

(EL SER QUERIDO)

Réalisé par Rodrigo SOROGOYEN
Espagne 2025 2h15 **VOSTF**
avec Javier Bardem, Victoria Luengo,
Raul Arévalo, Marina Foïs, Miguel Garcés…
Scénario de Rodrigo Sorogoyen et Isabel Peña

Rodrigo Sorogoyen nous offre, après *As Bestas*, un nouveau film puissant, formidablement prenant : dans le fond, dans la forme, dans les interstices de chaque plan, dans les regards de feu et de glace des personnages, dans la respiration des comédiens, dans le souffle d'une mise en scène à la beauté rugueuse. Le récit explore dans un même élan les méandres d'une relation orpheline qui tente de renaître à la vie et le cheminement tortueux d'un artiste au cœur de sa création. En toile de fond, les coulisses d'un tournage, les rapports de domination – et, d'une certaine manière, la fin de l'ère de la masculinité toute puissante.
Esteban Martinez est un réalisateur mondialement célèbre, reconnu, oscarisé. On pourrait penser qu'il n'a plus rien à prouver. Et pourtant on le découvre plus nerveux qu'un jeune amoureux. Et s'il se trompait ? S'il faisait fausse route ? S'il était trop tard ? Mais Emilia est bien venue au rendez-vous. Une conversation, maladroite, tendue, commence. Esteban s'apprête à tourner son nouveau film et il désire, pour incarner le personnage principal, cette comédienne peu connue, à la trentaine incertaine, qui se tient face à lui : sa fille Emilia, qu'il n'a pas vue depuis treize années…
On les retrouve quelques mois plus tard, dans le paysage désertique des Iles Canaries pour le premier jour de tournage du film, « une histoire d'abandon, une histoire de trahison, une histoire d'amour entre des gens qui ne peuvent pas se regarder droit dans les yeux »…

La maîtrise impressionnante du récit et de la mise en scène, la précision de chaque plan, l'usage impeccable, toujours justifié, des changements de format, des filtres… ne tombent jamais dans la vaine virtuosité. Cette maîtrise transmet au contraire l'émotion à l'état brut, les tourments des retrouvailles entre un père et une fille étrangers l'un à l'autre. Comme ses deux comédiens, le film est magistral.



L'AVENTURE RÊVÉE
du 15/07 au 11/08

LE BON, LA BRUTE ET LE TRUAND
du 5/08 au 25/08

LA CHALEUR
du 15/07 au 4/08

CHICAS TRISTES
du 12/08 au 25/08

LE CORSET
du 15/07 au 11/08

COTTON QUEEN
du 5/08 au 25/08

LE CUIRASSÉ POTEMKINE
du 22/07 au 11/08

D'OÙ VIENT LE VENT
du 15/07 au 4/08

LA DERNIÈRE SÉANCE
du 15/07 au 4/08

L'ÊTRE AIMÉ
du 15/07 au 25/08

DES FLEURS POUR TOKYO
du 5/08 au 25/08

LA FILLE CONDOR
à partir du 19/08

FJORD
à partir du 19/08

GIRL
du 5/08 au 25/08

IN WAVES
du 15/07 au 28/07

JIM QUEEN
du 15/07 au 25/08

KWAIDAN
du 15/07 au 4/08

LAWRENCE D'ARABIE
du 5/08 au 25/08

LES MATINS MERVEILLEUX
du 29/07 au 18/08

MISS MERMAID
du 15/07 au 28/07

NOTRE HISTOIRE, CHRONIQUES DU CAIRE
du 15/07 au 28/07

NOTRE SALUT
du 29/07 au 25/08

PARADISE
à partir du 19/08

LE PASSAGE
du 15/07 au 4/08

LA PROVIDENCE ET LA GUITARE
à partir du 19/08

SEULE LA VIE
du 15/07 au 4/08

SOUDAIN
du 12/08 au 25/08

SOUS LE CIEL DE KYOTO
du 22/07 au 18/08

SUR LA ROUTE D'OMAHA
du 22/07 au 18/08

LE TRIANGLE D'OR
du 29/07 au 25/08

UN GRAND RACCOURCI
du 12/08 au 25/08

LA VÉNUS ÉLECTRIQUE
du 15/07 au 25/08

Le ciné des enfants

ENTRE CIEL ET TERRE
du 5 /08 au 25/08

LES NOUVELLES AVENTURES DE GROS-POIS ET PETIT-POINT
du 15/07 au 4/08

LE MONDE A L'ENVERS
Avant-première
mercredi 5/08 à 16h

RITA ET CROCODILE
du 15/07 au 4/08

UN PETIT AIR DE FAMILLE
du 5 /08 au 25/08

Rétrospective Jacques Tati

du 15/07 au 25/08
JOUR DE FÊTE
LES VACANCES DE M. HULOT
MON ONCLE
PLAYTIME

TRAFIC
PARADE

Les toiles du château à Grabels

LA VENUS ÉLECTRIQUE
Dimanche 19/07

JUSTE UNE ILLUSION
Dimanche 2/08

ARCO
Vendredi 7/08

Rencontres, débats

UNDER THE SKIN
Jeudi 23/07 à 20h

LES MATINS MERVEILLEUX
Avant-première
mardi 28/07 à 20h

LAWRENCE D'ARABIE
Jeudi 6/08 à 19h

MERCREDI 15 JUILLET	12H00 SEULE LA VIE	14H20 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	16H40 CHRONIQUES DU CAIRE	19H00 LE CORSET	20H45 LA DERNIÈRE SÉANCE	
	12H30 LE CORSET	14H30 Jacques Tati PARADE	16H15 RITA ET CROCODILE	17H30 D'OÙ VIENT LE VENT	19H30 L'AVENTURE RÊVÉE	
	12H15 IN WAVES	14H10 LA CHALEUR	16H00 MISS MERMAID	18H00 LE PASSAGE	20H00 SEULE LA VIE	
JEUDI 16 JUILLET		15H00 SEULE LA VIE	17H20 IN WAVES	19H10 LE CORSET	21H00 LA DERNIÈRE SÉANCE	
		15H15 GROS POIS PETIT POINT	16H15 LE CORSET	18H00 D'OÙ VIENT LE VENT	20H00 L'AVENTURE RÊVÉE	
		15H05 JIM QUEEN	16H50 LA CHALEUR	18H45 Jacques Tati VACANCES M. HULOT	20H30 LE PASSAGE	
VENDREDI 17 JUILLET	11H00 L'AVENTURE RÊVÉE	14H00 SEULE LA VIE	16H20 RITA ET CROCODILE	17H20 LE CORSET	19H10 L'AVENTURE RÊVÉE	22H10 JIM QUEEN
	11H10 KWAIDAN	14H30 bébé LE CORSET	16H15 Jacques Tati TRAFIC	18H10 IN WAVES	20H00 LA DERNIÈRE SÉANCE	22H05 D'OÙ VIENT LE VENT
	11H05 CHRONIQUES DU CAIRE	13H20 LE PASSAGE	15H20 LA CHALEUR	17H10 L'ÊTRE AIMÉ	19H40 SEULE LA VIE	22H00 MISS MERMAID
SAMEDI 18 JUILLET	11H30 LE CORSET	13H30 Jacques Tati PLAYTIME	16H00 KWAIDAN			19H30 LA DERNIÈRE SÉANCE
	11H00 L'AVENTURE RÊVÉE	14H00 JIM QUEEN	15H45 LE CORSET		17H30 L'AVENTURE RÊVÉE	20H30 IN WAVES
	11H15 D'OÙ VIENT LE VENT	13H15 LE PASSAGE	15H20 GROS POIS PETIT POINT	16H30 SEULE LA VIE	18H50 LA CHALEUR	20H40 MISS MERMAID
DIMANCHE 19 JUILLET	11H00 LE CORSET	12H45 Jacques Tati MON ONCLE	15H00 LE CORSET	16H45 L'AVENTURE RÊVÉE	19H45 SEULE LA VIE	21H30 Grabels LA VÉNUS ÉLECTRIQUE
	11H10 L'AVENTURE RÊVÉE	14H10 IN WAVES	16H10 RITA ET CROCODILE	17H10 LA DERNIÈRE SÉANCE	19H15 KWAIDAN	
	11H20 CHRONIQUES DU CAIRE	13H40 SEULE LA VIE	16H00 LE PASSAGE	18H00 LA CHALEUR	20H00 D'OÙ VIENT LE VENT	
LUNDI 20 JUILLET	12H00 AD JIM QUEEN	13H45 D'OÙ VIENT LE VENT	15H40 CHRONIQUES DU CAIRE	18H00 LE CORSET	19H50 SEULE LA VIE	
	12H10 LE CORSET	14H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	16H20 GROS POIS PETIT POINT	17H20 LA DERNIÈRE SÉANCE	19H30 L'AVENTURE RÊVÉE	
	12H20 MISS MERMAID	14H10 LA CHALEUR	16H00 IN WAVES	17H50 Jacques Tati JOUR DE FETE	19H40 LE PASSAGE	
MARDI 21 JUILLET	12H00 LA DERNIÈRE SÉANCE	14H05 Jacques Tati MON ONCLE	16H20 LE CORSET	18H05 D'OÙ VIENT LE VENT	20H00 L'AVENTURE RÊVÉE	
	12H10 SEULE LA VIE	14H30 CHRONIQUES DU CAIRE	16H45 MISS MERMAID	18H40 LE PASSAGE	20H40 LE CORSET	
	12H20 KWAIDAN		16H00 RITA ET CROCODILE	17H30 IN WAVES	19H30 LA CHALEUR	

MERCREDI 22 JUILLET	12H00 L'AVENTURE RÊVÉE	15H00 RITA ET CROCODILE	16H00 SEULE LA VIE	18H20 LE CORSET	20H10 SUR LA ROUTE D'OMAHA	
	12H10 LE CORSET	14H00 Jacques Tati JOUR DE FETE	15H40 bébé LA DERNIÈRE SÉANCE	17H45 IN WAVES	19H40 SOUS LE CIEL DE KYOTO	
	12H20 CHRONIQUES DU CAIRE	14H40 LE PASSAGE	16H40 D'OÙ VIENT LE VENT	18H40 CUIRASSÉ POTEMKINE	20H20 LA CHALEUR	
JEUDI 23 JUILLET		14H20 SOUS LE CIEL DE KYOTO	16H45 L'AVENTURE RÊVÉE		20H00 **UNDER THE SKIN**	
		14H40 LE CORSET	16H30 Jacques Tati TRAFIC	18H20 SUR LA ROUTE D'OMAHA	20H20 LE CORSET	
		15H00 GROS POIS PETIT POINT	16H00 SEULE LA VIE	18H30 D'OÙ VIENT LE VENT	20H30 CUIRASSÉ POTEMKINE	
VENDREDI 24 JUILLET	11H10 LE CORSET	13H00 LE PASSAGE	15H00 IN WAVES	16H50 LE CORSET	18H40 SUR LA ROUTE D'OMAHA	20H30 LA DERNIÈRE SÉANCE
	11H00 KWAIDAN		14H20 CUIRASSÉ POTEMKINE	15H45 L'AVENTURE RÊVÉE	18H45 SOUS LE CIEL DE KYOTO	21H10 D'OÙ VIENT LE VENT
	11H20 Jacques Tati PARADE	13H10 MISS MERMAID	15H10 RITA ET CROCODILE	16H10 LA CHALEUR	18H00 SEULE LA VIE	20H20 JIM QUEEN
SAMEDI 25 JUILLET	11H00 LE CORSET	12H45 LE PASSAGE	14H45 LA DERNIÈRE SÉANCE	17H00 CUIRASSÉ POTEMKINE	18H30 L'AVENTURE RÊVÉE	21H30 JIM QUEEN
	11H05 L'ÊTRE AIMÉ	13H35 Jacques Tati MON ONCLE	15H50 GROS POIS PETIT POINT	16H50 LE CORSET	18H40 SUR LA ROUTE D'OMAHA	20H30 SOUS LE CIEL DE KYOTO
	11H10 IN WAVES	13H00 LA CHALEUR	14H50 D'OÙ VIENT LE VENT	16H45 SEULE LA VIE	19H10 CHRONIQUES DU CAIRE	21H25 MISS MERMAID
DIMANCHE 26 JUILLET	11H00 D'OÙ VIENT LE VENT	13H00 SOUS LE CIEL DE KYOTO	15H30 LE CORSET	17H30 SUR LA ROUTE D'OMAHA	19H20 KWAIDAN	
	11H20 LE CORSET	13H20 CUIRASSÉ POTEMKINE	15H00 Jacques Tati VACANCES M. HULOT	17H00 LA DERNIÈRE SÉANCE	19H10 L'AVENTURE RÊVÉE	
	11H10 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	13H30 SEULE LA VIE	16H00 RITA ET CROCODILE	17H15 MISS MERMAID (D)	19H30 JIM QUEEN	
LUNDI 27 JUILLET	13H20 SUR LA ROUTE D'OMAHA	15H10 L'AVENTURE RÊVÉE		18H10 Jacques Tati PLAYTIME	20H30 LA DERNIÈRE SÉANCE	
	13H05 SEULE LA VIE	15H30 GROS POIS PETIT POINT	16H30 LA CHALEUR	18H20 LE CORSET	20H10 SOUS LE CIEL DE KYOTO	
	13H00 LE PASSAGE	15H00 (D) CHRONIQUES DU CAIRE	17H20 IN WAVES	19H10 CUIRASSÉ POTEMKINE	20H40 D'OÙ VIENT LE VENT	
MARDI 28 JUILLET	12H10 LA DERNIÈRE SÉANCE	14H20 SUR LA ROUTE D'OMAHA	16H15 AD LE CORSET	18H10 Jacques Tati JOUR DE FETE	20H00 Avant-première **LES MATINS MERVEILLEUX**	
	12H20 IN WAVES (D)	14H10 LE PASSAGE	16H30 RITA ET CROCODILE	17H30 L'AVENTURE RÊVÉE	20H30 SOUS LE CIEL DE KYOTO	
	12H30 LA CHALEUR	14H30 CUIRASSÉ POTEMKINE	16H00 KWAIDAN		19H30 SEULE LA VIE	

Les tarifs à Utopia : pour les moins de 14 ans, tarif unique : 4,50€ pour tous les films. **1re séance de la journée : 4,50€.** Puis **7€** ou abonnements : **50€ les 10 places**, **abonnez-vous,** c'est non daté, non nominatif et utilisable dans tous les Utopia ! Utopia est partenaire du **YOOT** (étudiants) et du **Pass Culture**.

MERCREDI 29 JUILLET	12H00 NOTRE SALUT	14H55 LE CORSET	16H40 Jacques Tati JOUR DE FETE	18H15 MATINS MERVEILLEUX	20H00 NOTRE SALUT	
	12H15 LA DERNIÈRE SÉANCE	14H20 L'AVENTURE RÊVÉE	17H25 GROS-POIS PETIT-POINT	18H30 D'OÙ VIENT LE VENT	20H30 LE TRIANGLE D'OR	
	12H30 CUIRASSÉ POTEMKINE	14H00 KWAIDAN	17H30 SUR LA ROUTE D'OMAHA		19H40 SOUS LE CIEL DE KYOTO	
JEUDI 30 JUILLET		14H00 bébé NOTRE SALUT	17H00 RITA ET CROCODILE	18H00 LE CORSET	19H45 NOTRE SALUT	
		14H10 LE TRIANGLE D'OR	16H00 Jacques Tati VACANCES M. HULOT	17H45 SOUS LE CIEL DE KYOTO	20H10 MATINS MERVEILLEUX	
		14H20 SEULE LA VIE	16H50 LA CHALEUR	18H40 CUIRASSÉ POTEMKINE	20H20 D'OÙ VIENT LE VENT	
VENDREDI 31 JUILLET	11H00 NOTRE SALUT	14H00 LE TRIANGLE D'OR	15H45 GROS-POIS PETIT-POINT	16H45 LA DERNIÈRE SÉANCE	18H50 NOTRE SALUT	21H45 MATINS MERVEILLEUX
	11H05 L'AVENTURE RÊVÉE	14H05 LE CORSET	15H50 Jacques Tati PLAYTIME	18H10 SUR LA ROUTE D'OMAHA	20H00 LE TRIANGLE D'OR	21H50 JIM QUEEN
	11H10 D'OÙ VIENT LE VENT	13H10 SEULE LA VIE	15H30 SOUS LE CIEL DE KYOTO	18H00 LA CHALEUR	19H50 LE PASSAGE	21H55 CUIRASSÉ POTEMKINE
SAMEDI 1er AOÛT	11H00 LE TRIANGLE D'OR	12H55 NOTRE SALUT	16H00 RITA ET CROCODILE	17H00 NOTRE SALUT		20H00 D'OÙ VIENT LE VENT
	11H20 LE CORSET	13H05 SEULE LA VIE	15H30 LE CORSET	17H15 MATINS MERVEILLEUX	19H00 LE TRIANGLE D'OR	20H45 JIM QUEEN
	11H10 SUR LA ROUTE D'OMAHA	13H15 LE PASSAGE	15H15 Jacques Tati MON ONCLE	17H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE		19H50 SOUS LE CIEL DE KYOTO
DIMANCHE 2 AOÛT	11H20 KWAIDAN (D)	14H40 LE TRIANGLE D'OR	16H30 GROS-POIS PETIT-POINT	17H30 LA DERNIÈRE SÉANCE	19H40 NOTRE SALUT	Grabels **JUSTE UNE ILLUSION**
	11H10 JIM QUEEN	13H00 NOTRE SALUT	16H00 LE CORSET	17H45 MATINS MERVEILLEUX	19H30 LE TRIANGLE D'OR	
	11H00 SOUS LE CIEL DE KYOTO	13H30 SUR LA ROUTE D'OMAHA	15H30 Jacques Tati VACANCES M. HULOT	17H15 L'ÊTRE AIMÉ	19H45 L'AVENTURE RÊVÉE	

LUNDI 3 AOÛT	12H00 LE TRIANGLE D'OR	13H45 AD NOTRE SALUT	16H45 RITA ET CROCODILE (D)	18H00 CUIRASSÉ POTEMKINE	19H30 NOTRE SALUT	
	12H20 LE CORSET	14H10 L'AVENTURE RÊVÉE		17H20 LE CORSET	19H40 LA DERNIÈRE SÉANCE	
	12H10 MATINS MERVEILLEUX	14H00 D'OÙ VIENT LE VENT (D)	16H00 SEULE LA VIE (D)	18H30 LA CHALEUR (D)	20H20 SUR LA ROUTE D'OMAHA	
MARDI 4 AOÛT	12H00 NOTRE SALUT		15H20 MATINS MERVEILLEUX	17H50 LE CORSET	19H40 NOTRE SALUT	
	12H20 LE CORSET	14H10 CUIRASSÉ POTEMKINE	15H40 SOUS LE CIEL DE KYOTO	18H10 SUR LA ROUTE D'OMAHA	20H00 LE TRIANGLE D'OR	
	12H30 LA DERNIÈRE SÉANCE (D)	14H40 Jacques Tati TRAFIC	16H30 (D) GROS-POIS PETIT-POINT	17H30 LE PASSAGE (D)	19H30 L'AVENTURE RÊVÉE	

Les séances « Bébé » dans les grilles de programmation sont accessibles aux parents accompagnés de leur(s) nourrisson(s). On baisse un peu le son, les autres spectateurs sont prévenus de la présence dans la salle des marmots qui, parfois, babillent doucement dans les bras de leurs géniteurs.

MERCREDI 5 AOÛT	12H30 NOTRE SALUT		15H30 LE CORSET	17H20 COTTON QUEEN	19H20 NOTRE SALUT	
	12H00 FLEURS POUR TOKYO	14H15 LE TRIANGLE D'OR	16H00 LE MONDE A L'ENVERS	17H10 GIRL	19H30 LE BON, LA BRUTE...	
	12H15 CUIRASSÉ POTEMKINE	13H40 MATINS MERVEILLEUX	15H40 SUR LA ROUTE D'OMAHA	17H30 Jacques Tati JOUR DE FETE	19H10 L'AVENTURE RÊVÉE	
JEUDI 6 AOÛT		14H00 FLEURS POUR TOKYO	16H20 Jacques Tati VACANCES M. HULOT	18H10 LE CORSET	20H00 NOTRE SALUT	
		14H10 MATINS MERVEILLEUX	16H00 UN PETIT AIR DE ...	17H10 LE TRIANGLE D'OR	19H00 **LAWRENCE D'ARABIE**	
		14H20 SUR LA ROUTE D'OMAHA	16H10 GIRL	18H30 SOUS LE CIEL DE KYOTO	21H00 COTTON QUEEN	
VENDREDI 7 AOÛT	11H00 GIRL	13H20 Jacques Tati MON ONCLE	15H35 LE TRIANGLE D'OR	17H20 LE CORSET	19H10 NOTRE SALUT	22H10 JIM QUEEN
	11H05 NOTRE SALUT	14H00 AD MATINS MERVEILLEUX	15H45 ENTRE CIEL ET TERRE	16H40 FLEURS POUR TOKYO	19H00 GIRL	21H20 LE TRIANGLE D'OR
	11H15 L'AVENTURE RÊVÉE	14H20 SOUS LE CIEL DE KYOTO	16H50 CUIRASSÉ POTEMKINE	18H20 COTTON QUEEN	20H10 LE BON, LA BRUTE...	Grabels **ARCO**
SAMEDI 8 AOÛT	11H30 LE TRIANGLE D'OR	13H20 CUIRASSÉ POTEMKINE	14H50 MATINS MERVEILLEUX	16H40 COTTON QUEEN	18H40 NOTRE SALUT	21H40 GIRL
	11H50 NOTRE SALUT	14H50 GIRL		17H20 LE CORSET	19H10 LE TRIANGLE D'OR	21H10 JIM QUEEN
	11H40 SOUS LE CIEL DE KYOTO	14H10 SUR LA ROUTE D'OMAHA	16H00 UN PETIT AIR DE ...	17H00 Jacques Tati PLAYTIME	19H20 FLEURS POUR TOKYO	21H40 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE
DIMANCHE 9 AOÛT	12H00 NOTRE SALUT	15H00 LE CORSET		17H00 NOTRE SALUT	20H00 COTTON QUEEN	
	12H10 LE TRIANGLE D'OR	14H00 GIRL	16H25 Jacques Tati TRAFIC	18H20 LE TRIANGLE D'OR	20H10 GIRL	
	11H45 JIM QUEEN	13H30 L'ÊTRE AIMÉ	16H00 ENTRE CIEL ET TERRE	16H50 FLEURS POUR TOKYO	19H05 LAWRENCE D'ARABIE	
LUNDI 10 AOÛT	12H00 LE CORSET	13H50 LE BON, LA BRUTE...		17H15 COTTON QUEEN	19H15 NOTRE SALUT	
	11H40 L'AVENTURE RÊVÉE (D)	14H40 bébé SOUS LE CIEL DE KYOTO	17H10 UN PETIT AIR DE ...	18H10 LE TRIANGLE D'OR	20H00 GIRL	
	11H50 MATINS MERVEILLEUX	13H40 CUIRASSÉ POTEMKINE	15H10 Jacques Tati MON ONCLE	17H30 SUR LA ROUTE D'OMAHA	19H30 FLEURS POUR TOKYO	
MARDI 11 AOÛT	12H00 COTTON QUEEN	13H50 NOTRE SALUT	16H45 ENTRE CIEL ET TERRE	17H40 GIRL	20H00 NOTRE SALUT	
	11H40 FLEURS POUR TOKYO	14H00 SOUS LE CIEL DE KYOTO	16H30 (D) CUIRASSÉ POTEMKINE	18H00 MATINS MERVEILLEUX	19H50 LE TRIANGLE D'OR	
	11H50 SUR LA ROUTE D'OMAHA	13H40 LAWRENCE D'ARABIE		17H50 LE CORSET (D)	19H40 Jacques Tati PARADE (D)	

AD **Séances pour les personnes malentendantes et malvoyantes**. Les séances repérées dans les grilles horaires par les pictogrammes proposent des projections de films français spécialement sous-titrés pour les personnes déficientes auditives et accessibles en audio-description pour les personnes déficientes visuelles, grâce à l'application Twavox, téléchargeable sur les smartphones ou les tablettes.

MERCREDI 12 AOÛT	11H30 NOTRE SALUT	14H30 SUR LA ROUTE D'OMAHA	16H30 NOTRE SALUT		19H30 SOUDAIN	
	11H40 CHICAS TRISTES	13H30 SOUDAIN	17H05 ENTRE CIEL ET TERRE	18H00 MATINS MERVEILLEUX	20H00 UN GRAND RACCOURCI	
	11H20 FLEURS POUR TOKYO	13H40 SOUS LE CIEL DE KYOTO	16H10 GIRL	18H30 COTTON QUEEN	20H20 LE TRIANGLE D'OR	
JEUDI 13 AOÛT	11H15 SOUDAIN		14H45 Jacques Tati JOUR DE FETE	16H20 SOUDAIN		20H00 NOTRE SALUT
	11H10 COTTON QUEEN	13H00 SOUS LE CIEL DE KYOTO		16H10 JIM QUEEN	18H00 CHICAS TRISTES	19H45 UN GRAND RACCOURCI
	11H20 MATINS MERVEILLEUX	13H10 FLEURS POUR TOKYO	15H30 UN PETIT AIR DE ...	16H30 SUR LA ROUTE D'OMAHA	18H30 LE TRIANGLE D'OR	20H20 GIRL

VENDREDI 14 AOÛT	11H00 NOTRE SALUT	14H00 SOUDAIN		17H30 NOTRE SALUT		20H30 SOUDAIN
	11H30 SUR LA ROUTE D'OMAHA	13H30 UN GRAND RACCOURCI	15H20 LE TRIANGLE D'OR	17H10 Jacques Tati VACANCES M. HULOT	19H30 LAWRENCE D'ARABIE	
	11H15 L'ÊTRE AIMÉ	13H45 GIRL	16H10 ENTRE CIEL ET TERRE	17H00 FLEURS POUR TOKYO	19H15 CHICAS TRISTES	21H00 MATINS MERVEILLEUX
SAMEDI 15 AOÛT	11H10 SOUDAIN		14H40 Jacques Tati VACANCES M. HULOT	16H30 SOUDAIN		20H10 NOTRE SALUT
	11H20 UN GRAND RACCOURCI	13H00 LE TRIANGLE D'OR	14H45 UN PETIT AIR DE ...	15H50 GIRL	18H10 CHICAS TRISTES	20H00 LE BON, LA BRUTE...
	11H00 LAWRENCE D'ARABIE		15H00 COTTON QUEEN	16H50 (D) SOUS LE CIEL DE KYOTO	19H15 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	21H35 FLEURS POUR TOKYO
DIMANCHE 16 AOÛT	11H00 SOUDAIN	14H30 CHICAS TRISTES	16H30 SOUDAIN		20H00 NOTRE SALUT	
	11H30 NOTRE SALUT	14H40 COTTON QUEEN	16H40 ENTRE CIEL ET TERRE	17H30 LE TRIANGLE D'OR	19H30 SOUS LE CIEL DE KYOTO	
	11H15 LE BON, LA BRUTE...	14H35 JIM QUEEN	16H20 Jacques Tati MON ONCLE	18H40 UN GRAND RACCOURCI	20H20 MATINS MERVEILLEUX	
LUNDI 17 AOÛT	11H00 SOUDAIN	14H30 FLEURS POUR TOKYO		16H45 SOUDAIN		20H15 NOTRE SALUT
	11H05 GIRL	13H25 (D) SUR LA ROUTE D'OMAHA	15H20 UN PETIT AIR DE ...	16H20 SUR LA ROUTE D'OMAHA	18H10 CHICAS TRISTES	20H00 LE TRIANGLE D'OR
	11H10 Jacques Tati PLAYTIME	13H35 COTTON QUEEN	15H30 LE BON, LA BRUTE...		18H45 MATINS MERVEILLEUX	20H30 UN GRAND RACCOURCI
MARDI 18 AOÛT	11H00 SOUDAIN	14H30 bébé COTTON QUEEN	16H30 NOTRE SALUT		19H30 SOUDAIN	
	11H40 LE TRIANGLE D'OR	14H00 (D) MATINS MERVEILLEUX	16H00 AD UN GRAND RACCOURCI	18H10 CHICAS TRISTES	20H00 GIRL	
	11H20 FLEURS POUR TOKYO	13H45 Jacques Tati TRAFIC	15H40 ENTRE CIEL ET TERRE	17H10 JIM QUEEN	19H15 LAWRENCE D'ARABIE	

Tous les films choisis dans cette programmation peuvent faire l'objet de séances scolaires, en général les matins. 20 personnes minimum. Pour d'autres propositions, envies, projets, on en parle volontiers ! **Contactez-nous : montpellier@cinemas-utopia.org** et **04 67 52 32 00**.

MERCREDI 19 AOÛT	12H00 FJORD	15H00 Jacques Tati JOUR DE FETE	17H00 NOTRE SALUT		20H00 FJORD	
	12H20 SOUDAIN		16H00 CHICAS TRISTES	17H50 PARADISE	19H45 SOUDAIN	
	12H30 LAWRENCE D'ARABIE		16H30 UN PETIT AIR DE ...	18H00 PROVIDENCE ET GUITARE	20H30 LA FILLE CONDOR	
JEUDI 20 AOÛT	12H10 COTTON QUEEN	14H00 FJORD	16H45 ENTRE CIEL ET TERRE	17H40 NOTRE SALUT	20H40 FJORD	
	12H00 UN GRAND RACCOURCI	13H40 Jacques Tati PLAYTIME (D)	16H00 bébé LA FILLE CONDOR	18H10 CHICAS TRISTES	20H00 SOUDAIN	
	12H20 PROVIDENCE ET GUITARE	14H40 LE BON, LA BRUTE...		17H55 FLEURS POUR TOKYO	20H15 PARADISE	
VENDREDI 21 AOÛT	11H05 FJORD	13H50 LA FILLE CONDOR	16H00 FLEURS POUR TOKYO	18H15 FJORD		21H00 NOTRE SALUT
	11H00 SOUDAIN	14H30 Jacques Tati VACANCES M. HULOT (D)	16H15 SOUDAIN		19H45 PARADISE	21H30 UN GRAND RACCOURCI
	11H10 GIRL	13H40 COTTON QUEEN	15H50 UN PETIT AIR DE ...	17H00 CHICAS TRISTES	18H45 LE TRIANGLE D'OR	20H30 PROVIDENCE ET GUITARE
SAMEDI 22 AOÛT	11H00 FJORD	13H45 GIRL	16H05 NOTRE SALUT		19H00 FJORD	21H45 JIM QUEEN (D)
	11H05 SOUDAIN	14H35 FLEURS POUR TOKYO	16H50 ENTRE CIEL ET TERRE		17H40 SOUDAIN	21H10 LE BON, LA BRUTE... (D)
	11H10 (D) LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	13H30 Jacques Tati MON ONCLE (D)	15H45 PROVIDENCE ET GUITARE	18H05 PARADISE	19H50 UN GRAND RACCOURCI	21H30 LA FILLE CONDOR
DIMANCHE 23 AOÛT	11H00 FJORD	13H45 LE TRIANGLE D'OR	15H30 UN GRAND RACCOURCI	17H10 FJORD	20H00 NOTRE SALUT	
	11H05 SOUDAIN	14H35 LA FILLE CONDOR	16H40 UN PETIT AIR DE ...	17H40 SOUDAIN	21H10 PARADISE	
	11H10 L'ÊTRE AIMÉ (D)	13H40 PROVIDENCE ET GUITARE	16H00 Jacques Tati JOUR DE FETE (D)	17H35 CHICAS TRISTES	19H20 LAWRENCE D'ARABIE (D)	
LUNDI 24 AOÛT	11H00 FJORD	13H45 UN GRAND RACCOURCI	15H30 (D) ENTRE CIEL ET TERRE	16H30 SOUDAIN	20H00 FJORD	
	11H20 AD SOUDAIN		15H00 GIRL	17H30 PARADISE	19H30 NOTRE SALUT	
	11H30 LA FILLE CONDOR	13H40 CHICAS TRISTES	15H40 (D) FLEURS POUR TOKYO	18H00 COTTON QUEEN	19H50 PROVIDENCE ET GUITARE	
MARDI 25 AOÛT	11H00 PARADISE	12H50 COTTON QUEEN (D)	14H45 Jacques Tati TRAFIC (D)	16H40 FJORD	19H30 SOUDAIN	
	11H30 FJORD		15H45 UN PETIT AIR DE ... (D)	17H00 NOTRE SALUT (D)	20H00 UN GRAND RACCOURCI	
	12H00 CHICAS TRISTES	13H50 GIRL (D)	16H15 PROVIDENCE ET GUITARE	18H40 LE TRIANGLE D'OR (D)	20H30 LA FILLE CONDOR	

LA CHALEUR

Écrit et réalisé par
Stéphane DEMOUSTIER
France 2026 1h32
avec Hadrien Hussein, Tristan Richard, Martina La Manna, Noé Houssard…
D'après le roman de Victor Jestin
(Ed. Flammarion – Poche : J'ai lu)

La chaleur est bien là, au cœur de l'été landais. Le long d'une de ces immenses plages bordées de pins, dans un de ces campings familiaux géants généreusement équipés de piscines à toboggan – malgré la proximité de l'océan. Tout est conçu pour que les vacanciers sortent le moins possible de cet univers concentrationnaire à eux dédié : restaurants, supérette et boite de nuit permettent d'y vivre en quasi-autarcie. Un ersatz consumériste et accessible de Paradis terrestre, idéal pour des familles qui ne veulent pas trop se poser de questions, privilégient le farniente et ne rêvent pas de vacances estivales aventureuses. Un Paradis de premier ordre pour les ados qui, du matin (disons de l'extrême-fin de la matinée, ça reste des ados) jusque tard dans la nuit, se retrouvent en bandes pour se baigner, chahuter, draguer et enchaîner les fêtes nocturnes – souvent très alcoolisées. Marouane, dix-sept ans, fait partie d'une de ces tribus. À ceci près qu'il est le timide de l'équipe. Renfermé, taciturne, pas vraiment adepte de la bronzette et des chahuts aquatiques : c'est celui qui reste à l'écart de la mêlée et des stupides concours de « binge drinking » (qui consistent à s'alcooliser le plus rapidement possible). Peu conscient des effets de son charme sur les demoiselles, en particulier sur Giulia, la jeune et belle Italienne qui le dévore des yeux, Marouane traîne avec Noé – un brave garçon un peu rond, qui n'a qu'une obsession (assez drolatique) : « conclure » façon Jean-Claude Dusse, via des applis de rencontre.

Mais le revers de la médaille, pour le second couteau un peu effacé d'une bande d'ados, c'est le harcèlement. C'est ce qui arrive à Marouane quand, rentrant tranquillement dans la nuit à sa tente, il se fait chahuter par Oscar, un garçon bien plus « populaire » qui lui pique sa pochette. Mots blessants, fuite, bagarre, bousculade… Oscar bascule d'une rambarde et fait une chute mortelle. Et Marouane, sans réfléchir, fait le mauvais choix : il enterre à la va-vite le corps sur la plage et se débarrasse du téléphone de la victime. Faisant basculer la douce chronique adolescente estivale du côté d'un film à suspense naturaliste, sec, lancinant, autour de la possible découverte du disparu.

Stéphane Demoustier a décidément un talent éclectique : après deux thrillers moraux très réussis *(La Fille au bracelet* et *Borgo)*, suivis d'un ample et passionnant récit mettant en scène l'architecte adoubé par Mitterrand pour faire entrer Paris dans le XXIe siècle *(L'Inconnu de la Grande Arche)*, il revient avec *La Chaleur*, « film noir baigné de soleil » à la mise en scène volontairement simple, discrète, dépouillée, au service d'une intrigue qui est avant tout prétexte à portraiturer le côté obscur, mal-aimable de l'adolescence. Stéphane Demoustier décrit formidablement l'importance de la bande, la réputation, la hiérarchie, les caractères, l'omniprésence du désir et des premiers émois sensuels. Mais aussi les failles secrètes et, au-delà des airs bravaches, les blessures intimes et le poids des déceptions amoureuses. Il filme magnifiquement le décor, a priori synonyme de bonheur et d'insouciance, de sa tragédie en un acte, et parvient à rendre subrepticement angoissants ce camping et cette plage, avec son bunker renversé, ses baïnes qui piègent les baigneurs, témoins d'un drame que tout le monde ignore. Tout le monde, sauf Marouane – à qui le jeune Hadrien Hussein, révélation du film, prête son impénétrable charme solaire et son mutisme inquiétant.

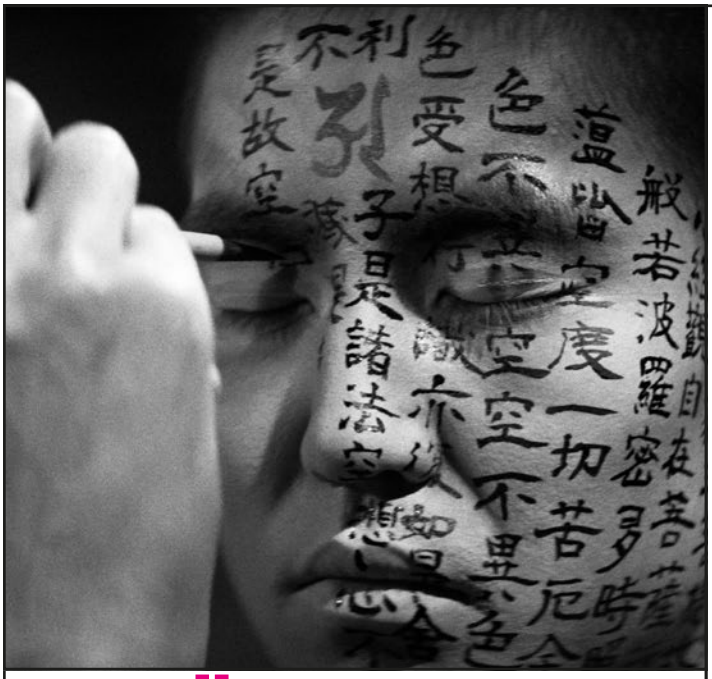
IN WAVES

Film réalisé par
Phuong Mai NGUYEN
France 2025 1h31
Scénario de Fanny Burdino et Samuel Doux, d'après le roman graphique de AJ Dungo (Editions Casterman)

TRÈS BEAU FILM D'ANIMATION POUR ADULTES ET ADOS

L'expression consacrée n'est-elle pas « tomber amoureux » ? AJ en fait littéralement l'expérience lors de la fête du lycée, en trébuchant et s'étalant de tout son long sur celle qui occupera bientôt toutes ses pensées : Kristen. Le temps qui ralentit, le cœur qui s'accélère. Pas de doute, quelque chose de fort se passe entre ces deux-là. À seize ans, AJ n'a jamais rien ressenti de tel. Lui qui ne s'intéresse qu'au dessin – dans la pratique duquel il excelle – et à sa planche de skate – à laquelle il consacre le plus clair de son temps libre –, le voilà submergé par les nouvelles sensations qui l'assaillent. Premiers émois, premiers textos envoyés en attendant, fébrile, une réponse… Se sentir immensément ridicule, mais espérer pourtant.
Jusqu'au jour où, par l'entremise de Jeff, le frangin de la belle qui colonise désormais tout son carnet à dessins, la rencontre a lieu. Enfin. Et on peut dire que Kristen est du genre à foncer, à ne pas tergiverser avant d'agir. AJ a une peur panique de l'eau ? Pas question pour autant de passer à côté du bonheur de surfer : elle l'emmène se baigner et le fait monter sur une planche, coûte-que-coûte. L'adrénaline, l'excitation, le bonheur d'arriver à se lever sur ce bout de bois porté par les vagues : rien n'est comparable à cette sensation d'être totalement libre, de s'envoler. C'est comme si le temps se figeait dans cet instant de plénitude et de fierté. Les vagues s'enchaînent, les chutes aussi. Tomber, être submergé par les flots, mais toujours se relever, inlassablement sortir la tête de l'eau pour remonter sur cette planche qu'est la Vie.
C'est un autre genre de déferlante, une vague scélérate qui va pourtant renverser Kristen, réveillée au beau milieu de la nuit par une affreuse douleur à la jambe. Les mots terribles sont rapidement lâchés : cancer, amputation. Forgée par le surf et portée par un mental en titane, la jeune fille retrouve vite le moral, motivée par son envie de vivre, de ne pas se noyer, de profiter de son amour pour AJ. Seulement, on a beau essayer de rester à la surface, les profondeurs font parfois tout pour nous attirer dans les abysses…

C'est magnifique, tendre et touchant. L'omniprésence de l'eau offre une fluidité et une poésie qu'il serait impossible d'exprimer autrement que par l'animation. Adapté du tout aussi superbe et bouleversant roman graphique écrit et dessiné par AJ Dungo, qui raconte sa propre histoire et celle de Kristen, *In waves* nous plonge littéralement dans un grand bain de résilience et de courage. Cette histoire de rencontre amoureuse et de surf est une véritable ode à la vie. Kristen, joyeuse, drôle, lumineuse, contraste avec AJ, plus introverti et discret, avec qui elle s'engage dans cet apprentissage de la vie. Des dessins de l'œuvre originale sont directement insérés dans le film, ajoutant encore à sa dimension merveilleuse. « Je souhaitais réaliser un film qui mette en lumière la douceur et la résilience qui émanent de ce couple et de ce groupe d'amis, et que, même à l'issue de ce drame, on ressente chez les personnages une urgence à vivre et à croire en l'avenir. » Pari réussi haut la main par Phuong Mai Nguyen, qui partage avec nous cette évidence que, malgré les coups durs et le chagrin qui peuvent venir par vagues, l'important est de garder la tête hors de l'eau et de continuer de surfer, de rêver, de vivre.



KWAÏDAN

(KAIDAN)

Réalisé par Masaki KOBAYASHI
Japon 1964 3h03 **VOSTF**
avec Rentarō Mikuni, Michiyo Aratama, Tatsuya Nakadai, Keiko Kishi, Katsuo Nakamura, Tetsurō Tanba, Kan'emon Nakamura, Osamu Takizawa…
Scénario de Yōko Mizuki d'après le recueil *Kwaidan ou Histoires et études de choses étranges* de Lafcadio Hearn (Ed. Le Mercure de France)

Disons-le d'entrée : nous avons ici un film somptueux, synonyme de démesure, voire de déraison (son réalisateur a dû vendre sa maison pour compléter le budget !). *Kwaïdan* s'est imposé comme un des chefs-d'œuvre du cinéma de studio japonais, un sommet du *kaidan eiga*, ou « film de fantômes », genre cinématographique héritier d'une longue tradition de la culture nippone.

Le film se divise en quatre histoires fascinantes, de durées variables. Dans la première, *Les Cheveux noirs*, on suit un samouraï ayant abandonné sa femme pour échapper à la pauvreté en épousant une riche héritière. Mais il va vite s'apercevoir de son erreur… La seconde, *La Femme des neiges*, aux couleurs venues d'un autre monde, conte le refuge en pleine tempête de neige de deux voyageurs chez une femme mystérieuse… Le récit nous entraîne vers la légende romantique, mêlant le secret et l'érotisme. La troisième, *Histoire de Hoichi sans oreilles*, assurément la plus célèbre et comptant certains des plus beaux plans du cinéma japonais, suit un jeune conteur aveugle au corps entièrement tatoué d'incantations. Narrée par une voix off au son du biwa d'un jeune moine, une somptueuse parade fantomatique s'anime devant nos yeux… La dernière histoire, *Un bol de thé*, peut-être la plus étonnante, suit un écrivain contant l'affrontement entre un samouraï et l'étrange reflet d'un jeune homme narquois au fond de sa tasse de thé…

Entre sa musique lancinante, ses volutes colorées et ses reconstitutions historico-fantomatiques, le film nous envoûte par son esthétique de l'obsession, maîtrisée à la perfection : à l'opposé du cinéma occidental, il s'agit moins ici d'effrayer que d'obséder. Les spectres de *Kwaïdan* ne sont pas des surgissements horrifiques, ils font partie de l'ordre naturel, comme des émanations des erreurs et rancœurs humaines.

LE BON, LA BRUTE ET LE TRUAND

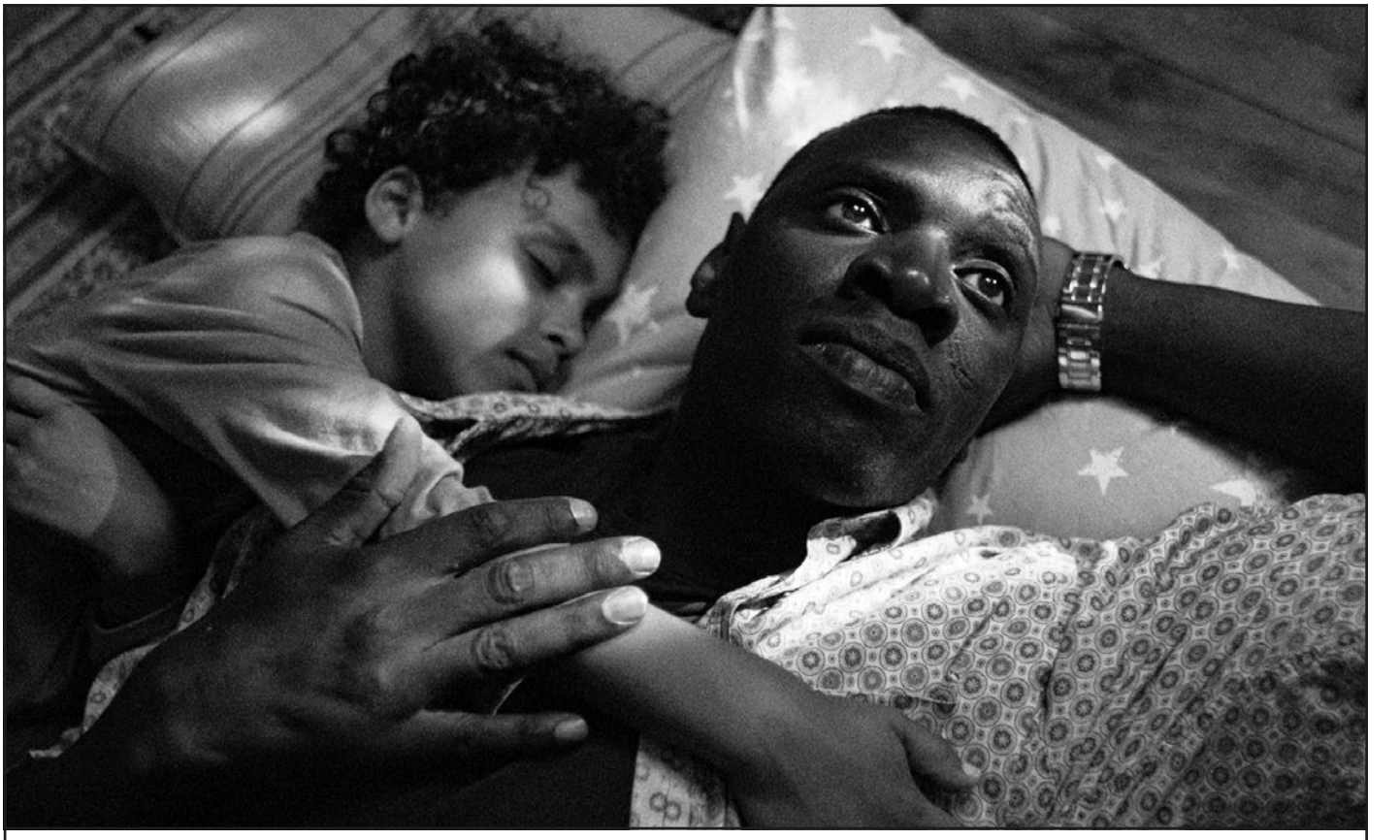
(IL BUONO, IL BRUTTO, IL CATTIVO)

Réalisé par Sergio LEONE
Italie 1966 3h **VOSTF** (en italien)
avec Clint Eastwood, Lee Van Cleef, Eli Wallach, Aldo Giuffre, Rada Rassimov…
Scénario de Sergio Leone et Luciano Vincenzoni

60e ANNIVERSAIRE
VERSION INTÉGRALE ITALIENNE RESTAURÉE 4 K

Le Bon, la brute et le truand est le troisième volet de la non officielle « Trilogie du dollar » et le premier très grand film de Sergio Leone – viendront ensuite les immenses *Il était une fois dans l'Ouest* (1968) et *Il était une fois en Amérique* (1984). On ne s'adresse évidemment pas à toutes celles et tous ceux qui sont allergiques au style du maestro italien, à ses partis pris de mise en scène (gros plans bizarres, exagération lyrique, dilatation du temps et de l'espace, exacerbation ponctuelle de la violence…), et qui considèrent que la sauce spaghetti a tué le vrai western…
Mais si vous ne faites pas partie de ces indécrottables réfractaires, ne vous privez surtout pas du plaisir de voir ou revoir au cinéma, dans une magnifique version restaurée, cette épopée picaresque jubilatoire, d'une ampleur folle, d'une drôlerie vacharde, emmenée par un Clint Eastwood au sommet de son flegme, qui tournait pour la dernière fois sous la direction de Leone, avant de bâtir aux États-Unis la carrière que l'on sait.

Deux mots de l'intrigue : Blondin (Eastwood, le bon) et Tuco (Wallach, le truand) ont mis au point une combine juteuse. Le premier livre le second, recherché dans tous les états, à un shérif local, touche la prime et, au moment de l'inévitable pendaison, coupe la corde d'un coup de fusil bien ajusté. Surprise et confusion s'ensuivent, et les deux lascars filent ensemble recommencer ailleurs.
L'association va tourner court lorsqu'ils apprennent l'existence d'un magot de 200 000 dollars-or volé à l'armée sudiste et enterré dans un des nombreux cimetières qui jalonnent les routes de la Guerre de Sécession. À partir de là c'est chacun pour soi, et course au trésor à trois, car un autre lascar s'en mêle, le redoutable Sentenza (Lee Van Cleef, la brute)…



LE PASSAGE

Écrit et réalisé par Brandt ANDERSEN
Jordanie / USA 2026 1h47
VOSTF (anglais, arabe, grec)
avec Angeliki Papoulia, Yasmine Al Massri, Constantine Markoulakis, Ayman Samman, Massa Daoud, Omar Sy…

« Imaginez le spectacle de ces misérables étrangers, leurs bébés sur le dos, avec leur maigre baluchon. Marchant péniblement vers les ports et les côtes pour embarquer, tandis que vous êtes repus comme des rois… Tel est le triste sort des étrangers, telle est votre incommensurable inhumanité. » (William Shakespeare, début du XVII^{e} siècle)

Amira est radiologue en pédiatrie dans un hôpital d'Alep, régulièrement frappé par les bombardements. Voilà maintenant trois ans que l'ancienne capitale économique de la Syrie est le théâtre de la guerre civile, divisée entre sa partie ouest, tenue par le régime de Bachar-El-Assad, et sa partie est, contrôlée par l'opposition. À l'hôpital, au milieu des explosions, Amira ne regarde pas si elle soigne des rebelles ou des partisans du régime, elle fait son travail. Au sortir de 72 heures de garde épuisante, elle retrouve Rasha, sa fille venue lui rappeler que nous sommes le 24 avril 2015 et c'est son anniversaire ! Un anniversaire qu'elles vont fêter en famille, autour d'un chaleureux repas, comme une parenthèse de douceur dans cette guerre terrible. Quand soudain : un avion, une bombe… et plus rien. Tout ce qui existait l'instant d'avant n'est plus. Et cet instant devient le point de bascule, l'élément déclencheur de toute une série d'événements liés les uns aux autres.
Pendant que nos deux héroïnes rescapées, cachées dans le coffre d'une voiture, tentent de sortir du pays, un nouveau chapitre s'ouvre sur la vie d'un soldat dans la même ville, quelques heures plus tôt. Mustafa est un militaire au service du pouvoir. Pourtant, témoin de la prise en main de son régiment par un général sanguinaire, sa ferveur et son engagement déclinent, d'autant plus lorsqu'il apprend par hasard que son père, opposant au régime, est sur la liste noire dudit général…

Le film de Brandt Anderson est conçu comme la métaphore géopolitique de l'effet domino, de la réaction en chaîne… Les personnages se croisent sans se connaître, avant même que leurs histoires se retrouvent enchevêtrées. Chapitré en 5 parties portant chacune le nom du personnage qui en tient le premier rôle, le film nous fait voyager de la Syrie à la Turquie, puis de la Turquie à la Grèce et retour au point de départ. Ces cinq parties constituent cinq perspectives dans les étapes de l'immigration, cinq regards différents sur le véritable sujet du film : les réfugiés.
Ainsi, commencer par une citation vieille de 400 ans qui n'a pas pris une ride signifie à quel point le problème existe depuis des lustres. Pour une grande partie de l'histoire humaine, les gens se sont déplacés dans le monde entier à la recherche de nouvelles opportunités, de ressources, de liberté. Mais au cours des derniers siècles, les gouvernements sont intervenus pour limiter ce mouvement. Les nouvelles sur l'immigration ne sont jamais loin des gros titres, et *Le Passage* – le titre original est bien plus parlant : *I was a stranger* – porte un regard passionnant sur la lutte des familles qui cherchent à survivre, peu importe le coût.
Sur le chemin du docteur Amira Homsi et du soldat Mustafa en proie au doute, nous croiserons aussi l'impitoyable passeur parfaitement incarné par un Omar Sy complètement à contre-courant de ses rôles habituels, le poète Fathi qui tente par tous les moyens de préserver sa famille, ou encore Stavros, le capitaine grec confronté tous les soirs à la détresse de ces hommes, femmes et enfants qui mettent leur vie en danger pour une lueur d'espoir qui se paie souvent au prix fort.

Grand Prix du public au Festival de Deauville, *Le Passage* est une forte incursion dans la crise mondiale des réfugiés, avec les codes du thriller, un rythme haletant, des personnages complexes et une perspective profondément humaniste.

LA PROVIDENCE ET LA GUITARE

Réalisé par João NICOLAU
Portugal 2026 2h05 **VOSTF**
avec Clara Riedenstein,
Pedro Inês, Salvador Sobral…
Scénario de João Nicolau et Mariana Rigardo, librement inspiré de la nouvelle de Robert Louis Stevenson

Léon étire les traits de son visage puis entame, dans le plus grand sérieux, un cabotinage au lyrisme suranné. Les mots ne lui viennent pas et la douce voix d'Elvire lui souffle la suite de sa tirade boursouflée. Nous entrons ainsi dans la vie du couple Berthelini, amants, poètes, musiciens, acteurs et bien sûr rêveurs. Peu importe le talent, ils ne sont pas là pour la renommée, l'art est pour eux le moteur d'une vie d'idéalistes. Certes, les finances vont mal et leur statut d'artistes itinérants ne leur attire pas que de la sympathie, mais ils parviennent à exister sans se plier aux diktats d'une vie ronflante et bien comme il faut. Aujourd'hui, ils doivent se produire au Café des Triomphes de la Charrue, mais pour cela, il leur faut l'autorisation du commissaire qui, malgré l'après-midi déjà bien entamé, demeure introuvable. Quand bien même il daignerait réapparaître, l'homme n'a cure des saltimbanques et préfère s'occuper de la pesée du beurre et des autres petits plaisirs que lui procure son statut d'illustre mandataire de l'ordre public.

La trame principale du récit provient dans les grandes lignes de la nouvelle du même nom de Robert Louis Stevenson. João Nicolau *(John From, Technoboss…)* y intègre des éléments chers à son cinéma, comme cette petite touche de fantastique – la « malédiction des yeux rouges » – dont il parsème l'intrigue. Autre fantaisie de l'auteur : de rapides incartades dans un Portugal contemporain pour y suivre des musiciens au bord de la séparation pendant une tournée promotionnelle. Ces digressions ne sont pas sans évoquer un autre grand cinéaste portugais, Miguel Gomes *(Tabou, Les Mille et une nuits)* : la proximité entre les deux cinéastes va au-delà de leur nationalité commune, puisque Nicolau est crédité comme monteur sur le court métrage *Redemption* (2013) de Gomes et qu'il apparait déjà comme acteur dans le premier long métrage du cinéaste, *La Gueule que tu mérites* (2004). Dans ses rares entretiens, Nicolau parle « d'un film d'acteurs, sur des acteurs ». Bien entendu, le sujet est par essence une mise en abyme du métier de comédien. Mais la place accordée aux interprètes passe également par le dispositif d'une mise en scène très picturale, caractéristique du cinéaste. Ses œuvres précédentes évoquaient déjà le maniérisme d'un Roy Andersson *(Un pigeon perché sur une branche philosophait sur l'existence)* ou du plus populaire Wes Anderson *(La Vie aquatique, The Grand Budapest Hotel)*. Si Nicolau prend un soin maniaque à sculpter son cadre, c'est pour en faire un somptueux écrin que les comédiens viennent habiter de leurs gestes et surtout de leurs voix. Musicien de formation, le réalisateur a toujours inclus dans ses mises en scène des passages chantés, qui s'intègrent ici très naturellement au récit. L'auteur définit son film comme un « divertimento », terme qui désigne une composition musicale pour un petit nombre d'instruments, généralement brève et de ton léger. Une expression qui caractérise bien l'esprit du métrage, où l'interaction entre les acteurs passe régulièrement par le chant.

À la manière des spectacles des Berthelini, le film passe d'un registre à l'autre : la comédie, le musical et le drame rocambolesque s'enchaînent et mettent en lumière les dilemmes moraux des personnages. Comment convaincre un futur banquier de s'engager sur les chemins hasardeux de la vie d'artiste ? Est-il possible qu'une chanson puisse semer les graines de la révolte ?
Le visionnage de *La Providence et la guitare* procure, comme tous les films de Nicolau, une sensation de liberté grisante. L'auteur ne s'embarrasse d'aucune norme, proposant une succession de toiles à la fois simples et raffinées qui font éclore un réjouissant spectacle à l'esprit gentiment libertaire. Une proposition de cinéma à contre-courant qui réaffirme l'importance, toujours plus actuelle, d'un art sans compromission.

UN GRAND RACCOURCI

Réalisé par Clément DEVILLIERS et Armand FOËX
France 2026 1h21
avec Louise Labèque, Sara Montpetit, François Le Bris, Jules Porier, Anja Verderosa, Olivier Rabourdin…
Scénario de Clément Devilliers et François Le Bris

Pour sauver le restaurant de son oncle au bord de la faillite, Corentin a trouvé LA bonne idée : devenir dératiseur. Il en est convaincu, avec cette activité l'argent va couler à flots et rapidement. Surtout que Corentin, pressé de booster sa nouvelle activité, entreprend d'aller à l'animalerie du coin pour acheter un maximum de rongeurs avant de les relâcher dans la nature… pas trop loin des habitations dans la boîte aux lettres desquelles il a bien sûr soigneusement glissé au préalable son prospectus publicitaire… Son cousin Grégoire, qui est pourtant la perplexité incarnée concernant ce projet, décide quand même de lui filer un coup de main. Parce que Corentin sans Grégoire, c'est la cata assurée…
En parallèle, Maeva est la reine de toutes les combines pour se faire un peu d'argent. Si quelque chose peut se refourguer, vous pouvez être sûr qu'elle y a forcément pensé ! Justement, elle se retrouve avec pas mal de bijoux – soi-disant faits main et soi-disant par des artisans du coin – qu'elle aimerait bien revendre à bon prix. Et quoi de mieux que d'approcher les organisateurs du concours de beauté de la région ? Quoi de mieux que ses magnifiques bijoux pour orner les futures miss du pays ? Maeva réussit à convaincre sa copine Louise, un peu naïve sur les bords, de participer au concours pour promouvoir de l'intérieur sa marchandise… Louise n'a pas vraiment les mensurations requises pour se présenter ? On ne va pas se laisser arrêter par des détails !
Embarqués dans des stratagèmes franchement chaotiques, nos quatre débrouillards en quête d'avenir vont finir par se percuter, les raccourcis qu'ils et elles espéraient emprunter vont en fait les entraîner dans d'inextricables détours pour notre plus grand bonheur. « La réalité a une manière amusante de nous rappeler que les choses sont souvent plus complexes et plus longues qu'elles n'y paraissent. On pense gagner du temps, on pense avoir trouvé la faille, et on se retrouve embarqués dans une aventure humaine qu'on n'avait pas prévue. »

Armand Foëx et Clément Devilliers sont deux jeunes Nantais dont l'amitié s'est forgée dès le collège autour de leur passion commune du cinéma. En l'espace de cinq ans, ils ont auto-produit et tourné pas moins de sept courts métrages, forgeant ainsi leur regard de cinéastes et créant leur petite troupe de techniciens et de comédiens avec qui ils désirent continuer l'aventure de la création. L'idée de binôme qu'ils forment derrière la caméra semble tellement importante pour eux que le motif se retrouve d'ailleurs au cœur de leur *Grand raccourci* où l'histoire est rythmée par des couples de personnages qui vont révéler leur vérité seulement dans l'altérité. Sans oublier que la dualité apporte un fort potentiel comique chez un personnage qui peut être totalement différent en fonction de qui se retrouve face à lui. Les jeunes comédiens s'en donnent à cœur joie dans ce processus, notamment Jules Porier (vu entre autres dans *Madre* de Sorogoyen, *La Nuit du 12* de Dominik Moll ou *L'Épreuve du feu* d'Aurélien Peyre), véritable caméléon qui change selon qu'il se retrouve en face de Louise ou de son oncle Patrice, totalement au bout du rouleau dans son restaurant.
C'est très drôle, c'est touchant juste ce qu'il faut et ça parle surtout de l'énergie brute de la jeunesse, en oscillation permanente entre l'élan et l'empêchement. C'est un vrai régal d'emprunter ce raccourci avec ces jouvencelles et ces jouvenceaux, pour se rendre compte que la route va être plus longue que prévu mais que les obstacles, pas d'angoisse, peuvent être contournés !

RITA ET LE CROCODILE

Programme de huit tout petits films d'animation réalisés par Siri MELCHIOR
Au zoo, **À la belle étoile**, **À la pêche**, **Les Myrtilles**, **Le Hérisson**, **La Luge**, **Au ski** et **La Nuit Danemark** 2015 40 min

Rita, une petite fille de 4 ans au caractère bien trempé, a un meilleur ami qui n'est pas du tout un meilleur ami ordinaire puisque c'est Crocodile, qui vit dans une baignoire et qui ne pense qu'à manger comme tout crocodile qui se respecte. Mais ça ne l'empêche pas d'être très gentil ! Ensemble ils vont découvrir le monde environnant et c'est très marrant et très tendre à la fois. Bref très chouette (bien qu'il n'y ait aucun hibou dans le film).

LES NOUVELLES AVENTURES DE GROS-POIS ET PETIT-POINT

Programme de 6 courts métrages réalisés par Uzi et Lotta GEFFENFALD Suède 2013 44 min

En cuisine, *La Tête à l'envers, C'est contagieux, Le Marchand de souliers, La Cueillette* et *Tellement disco !* Ce programme met en scène les irrésistibles Gros-pois et Petit-point, on ne peut faire que reprendre ce qu'on écrivait lors de leur première apparition à l'écran : ils ont un nez tout rond, des grandes oreilles et des dents de lapin, le premier est couvert de gros pois, tandis que l'autre est parsemé de petits points. Ils sont craquants, ils sont inséparables, et avec eux tout est aventure : leur quotidien rime avec imagination, observation, expérimentation !

UN PETIT AIR DE FAMILLE

Programme de 5 courts métrages d'animation
Durée totale : 43 min

La famille, ce n'est que du bonheur ! Enfin, à condition de ne pas se disputer ni de faire de caprices ! Et si prendre soin les uns des autres était la plus belle des aventures ? Cinq histoires de familles pour les enfants, leurs parents, les parents de leurs parents…

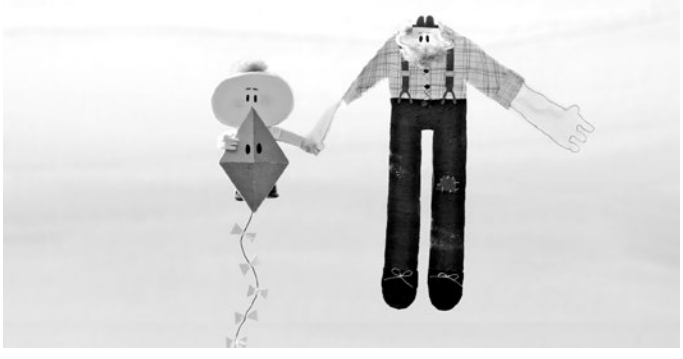
Un grand cœur, de Evgenya Jirkova Russie 5 min
Dans une petite grotte préhisto – rique, vit une drôle de famille. Maman travaille dur pendant que papa et bébé font plus que sympathiser avec les animaux de la forêt…

Bonne nuit, de Mariko Nanke Japon 6 min
Difficile de dormir sur ses deux oreilles après s'être disputé toute la journée avec son frère ! Mais la nuit porte conseil et les rêves nous rappellent l'essentiel : quoi qu'il arrive, on s'aime !

Le Cerf-volant, de Martin Smatana République tchèque 13 min
Chaque jour, à la sortie de l'école, un petit garçon rend visite à son papy. Mais, au fil des saisons, le grand-père se fatigue… Heureusement, ils pourront toujours faire du cerf-volant ensemble !

Le Monde à l'envers, de Hen Esma et Lamiaa Diab GB 5 min
Aujourd'hui, les grands n'agissent pas comme des adultes. Voilà que maman dort dans la poussette et que papa fait du toboggan ! Les enfants vont devoir s'occuper de leurs parents !

Le Caprice de Clémentine, de Marina Karpova Russie 13 min
Clémentine et sa grand-mère se promènent en forêt. Lorsque vient le moment de rentrer chez elles, Clémentine se fâche et refuse de marcher…



En avant-première mercredi 5 août à 16h

LE MONDE À L'ENVERS

Programme de 6 courts-métrages d'une grande richesse graphique et d'une remarquable poésie !
Durée totale : 45 min
Le Monde à l'Envers est la parfaite célébration du monde des enfants ! De traits de crayons somptueux en personnages plein de fantaisie, venez découvrir grâce à la Chouette du cinéma tout un univers enchanté, préparez-vous à côtoyer les nuages, les poissons ainsi que de drôles de petites filles et de petits garçons…

Le monde à l'envers, Arnaud Demuynck Belgique 2025 6 min
Rémi est un souriceau né à l'envers : là où les autres marchent sur leurs pattes, lui vit la tête en bas. Isolé par cette différence, il part faire le tour du monde à la recherche de ceux qui, de l'autre côté de la Terre, vivraient comme lui.

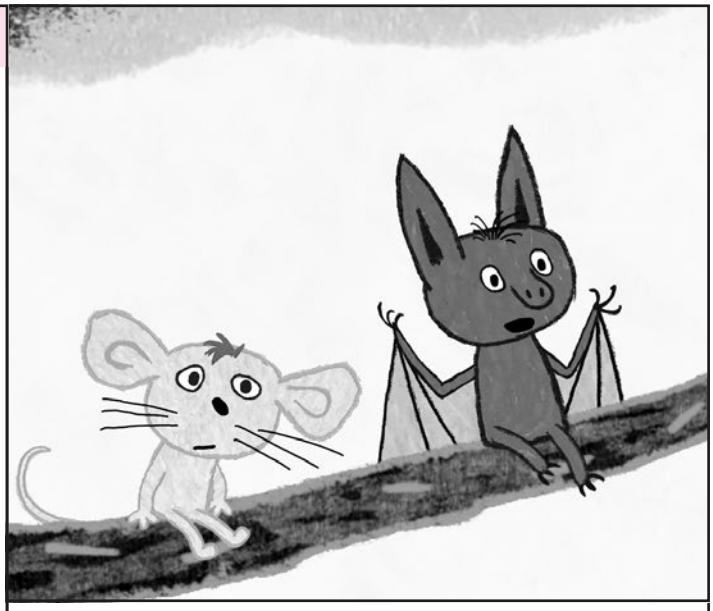
Poisson nuage, Noé Garcia Belgique 2025 6min sans dialogue
Dans une immense ville sous-marine navigue un tout petit poisson. Est-il trop petit pour voir le monde comme les grands ?

Scratch, Erwann Hette France 2025 8min
À travers les réflexions de Nicolas, instituteur en maternelle, nous découvrons Sacha : ses difficultés, ses intérêts singuliers et les efforts constants de son auxiliaire de vie. Ensemble, ils multiplient les initiatives pour accompagner au mieux Sacha.

Sur un petit nuage, Pascale Hecquet
France 2025 5min sans dialogue
Un jour, Lina, petite fille rêveuse, découvre un nuage fait de laine blanche. Elle décide d'en tricoter un pull… et se retrouve emportée dans une aventure aérienne inédite.

Tant pis pour la tempête, Noé Garcia Belgique 2026 8 min
Lia n'a jamais vu la mer. Un jour de pluie, enfermée dans sa chambre, elle fait la rencontre d'un personnage qui a déjà survolé l'endroit qu'elle rêve de découvrir.

En décalé, Stéphanie Yang Chun et Tristan Francia
France Belgique 2026 5 min
Un matin ordinaire, la petite Lily laisse son imagination déborder au point de transformer la réalité : sa maison, son bus et son école s'envolent vers un univers magique. Entre nuages-cheveux, bateaux de céréales et fusée-coccinelle, elle embarque les adultes dans une aventure fantastique…



ENTRE CIEL ET TERRE

Programme de 7 tout petits films d'animation
Durée totale : 35 minutes
Sept histoires pour les petits, vues de la Terre comme du Ciel.
Pour les tout petits, dès 3 ans - tarif unique : 4,5 euros

Premier envol, d'Adrián Jaffé : trois oisillons, un grand défi, leur premier vol ! Mais que viennent faire ces grenouilles qui se mêlent à l'aventure et transforment le ciel en un tourbillon d'improvisation ? Cette courte histoire nous rappelle avec humour que personne ne réussit du premier coup, mais que le plaisir réside toujours dans la découverte.

La Chouette qui voulait dormir, de Ruslan Synkevich : le jour se lève et il est temps pour la petite chouette de sombrer dans un sommeil mérité. Mais c'est aussi l'instant où la forêt et tous ses habitants se réveillent pour commencer leur journée. Comment arriver à cohabiter en suivant le rythme de chacun.

Soupe d'étoiles, de Cho Su-a, Nam Seung-min, Cheon Ye-rim et Ju Seo-eun : seule l'imagination fertile d'un enfant pouvait créer un lien entre une soupe fumante et l'univers des planètes…

Jour de pluie, de Park Saeyeon : Sous la pluie, un autre monde se met en action avec ses propres codes, ses propres couleurs et ses propres sons.

Le Petit monde de Tatarang, de Kim Manri : Tatarang est un petit chien qui flâne naïvement au gré du vent. Au fil des rencontres, il tisse des liens avec d'autres animaux, découvre leur mode de vie et les merveilles de la nature.

Sauveurs d'étoiles, de Maria Rumyantseva : Quand les étoiles tombent du ciel, une petite souris s'inquiète. Elle décide alors de les sauver et de les renvoyer illuminer le ciel. La rencontre avec un gros Ours lui apprend comment sécher les étoiles au-dessus d'un feu de camp pour les faire briller à nouveau et les faire s'envoler pour redonner de l'éclat au ciel étoilé.

Des ailes pour un ami, de Mikhail Aldashin : la rencontre d'une souris avec une chauve-souris leur fait prendre conscience que la vision que l'on a du monde dépend de son point de vue. La petite souris est alors prête à tout pour prendre de la hauteur et découvrir de nouvelles perspectives

RÉTROSPECTIVE JACQUES TATI

Cinéaste de la modernité, de la poésie et des bruits du quotidien, Jacques Tati réinvente véritablement le cinéma de comédie à la fin des années 1940, en observant le monde autour de lui. Héritier du burlesque, inventeur de formes, Tati joue du détail, porte son regard amusé sur la réalité. Géométrique, musicale, sa mise en scène, d'une modernité sidérante, est celle d'un métronome, qui lui permet d'enregistrer les soubresauts de l'époque : industrialisation, design, architecture. Il a le corps élastique, dont il use comme d'un instrument (son Monsieur Hulot est gauche et gracieux) et le gag acéré, manière d'interroger la société et l'espace. Six longs métrages dont cinq chefs-d'œuvre impérissables, qui ont éclairé trois décennies, de François le facteur *(Jour de fête)* au visionnaire *Playtime*, jusqu'au codicille nostalgique de *Parade*.
Cinéaste exigeant et perfectionniste, Tati aurait sans aucun doute aimé que ses films soient vus ou revus dans ces versions restaurées en 4 K qui permettent d'en apprécier le moindre détail, le moindre son, le moindre gag. *Jour de fête, Les Vacances de Monsieur Hulot* et *Mon oncle* sont évidemment visibles en famille avec les enfants à partir de 6/7 ans.

JOUR DE FÊTE

France 1949 1h27 Noir et blanc
avec Jacques Tati, Guy Decomble, Paul Frankeur et les habitants de Sainte-Sévère…
Scénario de Jacques Tati, Henri Marquet et René Wheeler

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, un petit village rural se prépare à sa fête annuelle. Les enfants émerveillés assistent à l'installation d'un manège et des stands, tandis que tout le monde se pare de ses plus beaux habits. François, un facteur candide et plein d'enthousiasme, est gentiment moqué par les villageois et les forains, qui le font boire et le persuadent qu'il devrait livrer son courrier comme les intrépides postiers américains qu'il vient de voir dans un reportage au cinéma ambulant. Après une nuit de beuverie, François se lance dans une distribution de courrier au rythme effréné…
Premier long-métrage de Tati, premier chef-d'œuvre burlesque, réalisé entre amis dans un village en plein centre de la France, à Sainte Sévère. La révélation d'un acteur et d'un auteur, qui invente une nouvelle forme de comique universel. Tati ébauche ici la thématique, qui traverse toute son œuvre, des séductions de la modernité et de la persistance, au cœur de cette modernité, d'un éternel humain.

LES VACANCES DE M. HULOT

France 1953 1h27 Noir et blanc
avec Jacques Tati, Nathalie Pascaud, Micheline Rolla, Valentine Camax…
Scénario de Jacques Tati, Henri Marquet et Jacques Lagrange.

Juillet, les départs en vacances… Au bord de la mer, des couples et des familles prennent pension à l'hôtel de la Plage, tandis que Martine et sa tante s'installent dans leur villa. Monsieur Hulot et son automobile se font immédiatement repérer : le véhicule est reconnaissable par ses pétarades, quant à notre héros, il est à la fois charmant, distrait et gaffeur. Il provoque ingénument des micro-catastrophes dans un environnement qui aurait préféré s'en tenir au calme ritualisé des vacances.
Première apparition du personnage mythique de Monsieur Hulot, en vacances au bord de mer. Avec sa noblesse, sa discrétion et sa manière parfaitement involontaire de provoquer des catastrophes aussi hilarantes que subtiles. Une révolution dans l'usage de la musique et des sons, qui priment sur le dialogue. La définition du temps libre et joyeux selon Tati !

MON ONCLE

France 1958 1h56
avec Jacques Tati, Jean-Pierre Zola, Adrienne Servantie, Alain Bécourt, Lucien Frégis…
Scénario de Jacques Tati, Jacques Lagrange et Jean L'Hôte

Face à sa sœur et son beau-frère, fiers comme deux Artaban de leur maison ultra-moderne, Mr Hulot vit au dernier étage d'une vieille maison labyrinthique de la banlieue parisienne dans un quartier tendrement animé. Heureusement qu'il y a son neveu, lequel préfère visiblement la douce loufoquerie de tonton aux prétentions modernistes de papa maman, et les terrains vagues pour jouer avec les garnements du quartier plutôt que les gadgets ultra modernes et aseptisés…
Dans ce premier film en couleurs, Tati partage sa sympathie pour l'enfance, les chiens errants et les quartiers populaires. Il interroge notre façon d'habiter l'espace et le quotidien et s'amuse de l'idée de la réussite sociale dans un monde qui se transforme, construit et détruit à tout-va, témoignant de la modernité grandissante et de l'artificialité des relations qui en découle, Mon oncle, produit en collaboration avec l'Italie, a obtenu l'Oscar du meilleur film étranger en 1959 !

PLAYTIME

France 1967 2h04
avec Jacques Tati, Barbara Dennek, Jacqueline Lecomte, Valérie Camille, France Rumilly…
Scénario de Jacques Tati et Jacques Lagrange

Des touristes américaines débarquent à Orly pour visiter Paris en un marathon d'à peine plus d'un jour. Monsieur Hulot, de son côté, paraît décidé à trou-

ver un emploi. Mais il lui est très difficile de retrouver son chemin ainsi que son interlocuteur dans le Paris moderne fait de verre et d'acier… Le film le plus ambitieux, le plus ample, le plus visionnaire de Tati, dans lequel il repousse toutes les limites (la réalisation du projet *PlayTime* s'avère extrêmement longue – sept années de production en tout – et beaucoup plus coûteuse que prévu, contraignant Tati à hypothéquer sa maison et les droits de l'ensemble de ses œuvres) pour inventer une manière géniale de raconter le monde, l'internationalisation des échanges, la perte d'identité des humains et des lieux… Une chronique d'une richesse inouïe, qui multiplie les effets burlesques et les inventions plastiques.
Dans la lignée directe de *Mon Oncle* qui se terminait dans un aéroport, devenu décor d'ouverture de son *Playtime*, le quatrième long métrage de Jacques Tatischeff embrasse une myriade d'idées joyeuses déjà développées dans ses œuvres précédentes, les portant à un point d'incandescence et de perfection que le cinéma français ne connaît qu'une fois par décennie. Film-miracle, film-somme, film-monde, *Playtime* porte le sceau de son génial créateur et accompagne certains cinéphiles, sourire béat aux lèvres, tout au long de leur vie de spectateur. Un chef-d'œuvre !

TRAFIC

France 1971 1h38
avec Jacques Tati, Maria Kimberly, Tony Knepper, Marcel Fraval, Honoré Bostel…
Scénario de Jacques Tati, Jacques Lagrange et Bert Haanstra

Monsieur Hulot va livrer son prototype de camping-car au salon de l'automobile d'Amsterdam. Il est temps de prendre la route. Mais peut-on rester soi-même lorsqu'on a un volant entre les mains ? Tati filme la folie du « tout-automobile » comme un théâtre mécanique.
« Avant de faire le film, j'étais resté un dimanche matin pendant deux heures sur un petit pont de l'autoroute de l'ouest. J'ai vu partir tous ces Parisiens qui allaient à la campagne. Et pendant ces deux heures, je n'ai pas vu un seul conducteur sourire. Pour un dimanche matin, dans le fond, c'est tout de même assez grave ! » Jacques Tati.
Aussi prophétique que *Playtime*, les portraits des automobilistes enfermés dans leur cage de métal sont tous vérifiés aujourd'hui, quelques cinquante ans plus tard. Mais *Trafic* garde sa tendre naïveté et nous offre avant tout une ode à la simplicité où Hulot contourne les lignes droites, privilégie les zigzags et les chemins de traverse. Rencontres imprévues et folies de la route !

PARADE

France 1974 1h28
avec Jacques Tati, les Williams, les Vétérans, les Sipolo, Pierre Bramma, Michèle Brabo, Pia Colombo…
Scénario de Jacques Tati

Retour à la piste et au music-hall pour Tati qui, dans le cirque de Stockholm et pour la télévision suédoise, filme en vidéo les numéros de mime qui l'ont rendu célèbre dans l'Europe entière. Entouré d'artistes virtuoses – musiciens, clowns, acrobates –, dans une liberté totale et joyeuse, Tati abolit les frontières entre créateurs, techniciens et spectateurs, pose la question du renouveau des générations et célèbre l'inventivité colorée de l'enfance.
Parade représente en quelque sorte le bouquet final qu'un immense artiste et poète offre à son public avant de quitter la scène, un merveilleux hommage au spectacle vivant !

GIRL

Écrit et réalisé par SHU Qi
Taiwan 2026 2h05 **VOSTF**
avec Roy Chiu, 9m88, Bai Xiao-Ying, Audrey Lin, Lai Yu-Fei…

Taiwan, fin des années 1980. Lin Hsiao-lee, jeune fille timide et effacée, vit dans une famille pauvre : sa mère, Chuan, s'use au travail pour boucler les fins de mois – entre le salon de coiffure le jour et la fabrique de fleurs en tissu le soir à la maison –, pendant que son mari, Chiang, alcoolique chevronné et mécanicien à ses heures de relative sobriété (boulot qu'il n'a réussi à obtenir et surtout garder que grâce à la promesse d'un ami de feu son oncle), passe le plus clair de son temps une bière à la main, à traîner sa peau dans les bars ou s'abrutir devant la télévision, comme pour échapper à son destin de raté. Lin Hsiao-lee a une petite sœur, de quelques années sa cadette : vu la configuration parentale, c'est elle qui s'en occupe les trois quarts du temps, du mieux qu'elle peut…
Cet univers pas folichon – euphémisme – semble en outre vidé de tout amour familial : on ne comprend pas pourquoi sa mère fait de Lin Hsiao-lee son souffre-douleur, passant sur elle des colères injustes, lui infligeant des punitions non méritées, allant même jusqu'à l'humilier à l'école devant ses camarades… On le comprend d'autant moins que sa petite sœur bénéficie clairement d'un traitement de faveur tombé d'on ne sait où ! Et la situation frôle le sordide lorsque le père, après son habituelle tournée d'ivresse, rentre à la maison tellement imbibé qu'il se met alors à décharger toute la frustration et la rancœur accumulées dans une violence dirigée contre sa femme ou son aînée…

Pour son premier film de l'autre côté de la caméra, Shu Qi nous offre un film d'une rare délicatesse sur un sujet malheureusement universel : les violences conjugales – et familiales – dans une société patriarcale oppressante. L'actrice, connue principalement pour ses collaborations avec Hou Hsiao-hsien et en particulier sa présence magnétique dans *Millennium Mambo*, restitue parfaitement l'ambiance délétère d'un foyer gangrené par la peur, la violence et la colère, tout en préservant une fragile lueur d'espoir, aussi ténue que tenace. Certes, la maison de Lin Hsiao-lee n'est pas un abri dans lequel elle peut se ressourcer, et plus le film avance, plus l'on perçoit en elle une volonté farouche d'effacer sa présence, de se rendre le plus invisible possible afin d'éviter les brimades et autres mauvaises rencontres. Mais c'est là tout son univers, le seul qu'elle ait jamais connu, et aussi froid et brutal nous apparaît-il, il n'en demeure pas moins son foyer.
Les choses vont peu à peu changer lorsque Lin Hsiao-lee rencontre à l'école une nouvelle élève, Li-li qui, en apparence, est son exact opposé : extravertie, bavarde, enjouée. Li-li revient à Taiwan après une longue période aux États-Unis, suite au divorce de ses parents. Issue d'un milieu aisé et permissif, la jeune fille va offrir à Lin Hsiao-lee cette opportunité inestimable de s'ouvrir délicatement au monde, là où une forme de joie de vivre est possible. Cet éveil, la réalisatrice vient l'enrouler à un autre récit, distillé au fil de l'histoire, l'itinéraire d'une jeune fille de l'âge de Lin Hsiao-lee, dont nous allons comprendre qu'il s'agit de Chuan, sa mère.

Si le film ne cache rien de la dureté de son sujet, il s'avère avant tout beau et délicat, sa mise en scène, minimaliste et poétique, créant un contraste troublant entre innocence et désespoir. Shu Qi signe un premier film profondément personnel, inspiré de ses propres souvenirs d'enfance. Plus qu'un drame sur la violence familiale, c'est une méditation sur la mémoire et la guérison. « Je voulais parler de cette contradiction entre l'amour et la blessure, entre ce qu'on reçoit et ce qu'on transmet malgré soi », explique-t-elle. Une ode à la lumière qu'on choisit de préserver.

SUR LA ROUTE D'OMAHA

(OMAHA)

Réalisé par Cole WEBLEY
USA 2025 1h23 **VOSTF**
avec John Magaro, Molly Belle Wright, Wyatt Solis, Talia Balsam, Rachel Alig…
Scénario de Robert Machoian

On aimerait écrire que *Sur la route d'Omaha*, premier long-métrage sacrément tenu de Cole Webley, est une parenthèse enchantée, un road-movie familial tendre et solaire, un départ impromptu sur la route de vacances qui, sans véritable destination, s'étireraient indéfiniment. Et c'est un fait : raconté pour l'essentiel du haut des 6 et 10 ans des deux gamins embarqués sur la route avec leur père, le film porte en lui cette fraîcheur insouciante. Un si long trajet en voiture, c'est un long ruban goudronné à perte de vue, des paysages tour à tour arides, désertiques, périurbains qui défilent par les vitres – c'est aussi une succession de haltes, de stations-service toutes identiques, de self-services, de moments de jeux. Et vraiment, il y a entre ce père et ses enfants, sous l'œil attendri de Rex, leur placide quoique volumineux compagnon à poils, une complicité, une tendresse, un amour d'une telle évidence qu'ils parviennent à dissimuler le plus souvent la tension sourde et l'urgence qui, elles aussi, sont du voyage.

Au commencement, au tout petit matin, Ella et Charlie sont tirés du lit par leur papa. Tout en douceur mais avec fermeté : c'est le moment de partir. Où ? On ne sait pas vraiment. Au Nebraska, dit-il, sans plus de précision. La route sera longue. On ne se charge que du nécessaire, de l'indispensable, on ferme la maison. Les yeux gonflés de sommeil, les enfants grimpent dans le break antédiluvien, rafistolé de partout, où les attend déjà Rex. À peine perçoit-on, au milieu des bribes de conversation entre le père et la policière venue veiller à leur départ, qu'il est question « des propriétaires ». Et germe l'intuition, nourrie par mille indices sur la route, que la parenthèse qui s'ouvre, plus désenchantée et contrainte qu'autre chose, ne va pas se refermer au retour, avec la porte de la chambre, sur le cocon protecteur de la maison familiale.

Il y a mille et une manières, dans le ciné indé américain, de se colleter avec les dommages sociaux « collatéraux » des crises systémiques du capitalisme. La voie choisie par Robert Machoian (au scénario) et Cole Webley (à la mise en scène) est de loin la plus casse-gueule : passer par la perception des enfants, forcément à forte teneur émotionnelle, pour décrire l'irrésistible dégringolade, le cul-de-sac vers quoi, irrémédiablement, un brave type d'américain moyen, veuf, lessivé par la crise des subprimes, dépossédé de son logement, fonce et s'enfonce au volant de sa guimbarde cahotante. C'est prendre le risque, au détour de chaque séquence, d'une overdose de pathos larmoyant. Or : non. Avec un invraisemblable aplomb, tout en étant d'une beauté formelle assez épatante, le film tient sa ligne délicate – à la fois douce, généreuse et intranquille. Tout ce qui trahit le drame en gestation n'est qu'habilement suggéré. Le désespoir, la fragilité manifestes du père, le dénuement qu'il s'efforce de masquer tout en en jouant, sont compris, intégrés au fil des kilomètres par Ella, contrainte de grandir prématurément – tandis que son petit frère prend la vie comme un jeu. Un simple haussement d'épaule, une réplique malhabilement rassurante, nourrissent immanquablement l'inquiétude de la petite fille. Qui n'a d'autre échappatoire que de rêver à leur destination : le zoo d'Omaha, Nebraska. Mais comme elle, on pressent qu'il ne faudrait surtout pas que le voyage arrive à son terminus – déchirant.

CHICAS TRISTES

Écrit et réalisé par Fernanda TOVAR
Mexique 2026 1h30 **VOSTF**
avec Rocio Guzmán, Darana Álvarez, Tatsumi Milori, Tomás Garciá Agraz…

C'est un film mexicain inondé de soleil, qui sent bon l'été et les rencontres amoureuses entre adolescents qui, filles et garçons, ont toute la vie devant eux. L'action pourrait se passer dans une île de la Méditerranée, au bord d'une plage de la Baltique : mettre à profit les parenthèses enchantées des congés d'été pour vivre à l'abri du regard des adultes ses premières amours, plus ou moins heureuses, c'est vieux comme les vacances scolaires – et bien sûr sans frontières.
La Maestra et Paula sont deux jeunes filles de seize ans, amies à la vie à la mort. Elles partagent tout, l'ennui, les plaisirs, les jeux – parfois idiots – et une passion de toujours pour la natation, qu'elles pratiquent à un assez haut niveau, et qui devrait prochainement les faire voyager, si elles sont sélectionnées, pour une compétition au Brésil. Et bien sûr, La Maestra et Paula ne se cachent rien de leurs premiers émois, premiers désirs, premières fois, qu'elles espèrent et redoutent, entre pression hormonale et pression sociale. Justement Paula a un crush pour un camarade, qui coche toutes les cases pour être son premier amant et une grande fête s'annonce où il sera présent. Ni une, ni deux, les filles se glissent dans leurs robes les plus colorées et se maquillent comme les camions, pas forcément volés mais clinquants, bardés de néons, qui sillonnent les routes d'Amérique centrale. L'alcool coule à flot, les esprits et les corps s'échauffent, et Paula se laisse entraîner dans les toilettes par son heureux élu (les premières fois ne sont pas forcément synonymes de romantisme échevelé). Mais le lendemain, lorsque La Maestra presse son amie de questions pour avoir ses impressions, Paula reste plus qu'évasive, n'exprime ni enthousiasme, ni dégoût, refuse de rentrer dans les détails, se contente de dire que « ça allait ». Pour La Maestra, quelque chose cloche c'est sûr. Et de fait son amie lui révèle qu'elle ne voulait pas réellement passer à l'acte – mais que « ça s'est passé ». Génération Z oblige, c'est grâce à un chatbot, un agent conversationnel genre ChatGPT, que les deux filles parviennent à mettre les mots justes sur la situation : même si elle a pu être pleine de désir au début du flirt, ce qu'a vécu Paula est bel et bien un viol. Si Paula, sidérée, minimise la gravité de l'acte, La Maestra est profondément en colère contre le violeur à la gueule d'ange. D'autant que celui-ci ne voit pas le problème et propose dès les jours suivants un petit rendez-vous amoureux à Paula. Quant à l'entourage des adultes, il n'est pas plus brillant – à l'instar de cette responsable du club de natation qui s'inquiète avant tout de ce que la compétition à venir, décisive, ne soit pas gâchée par cette histoire.

Chicas tristes est un magnifique portrait d'adolescentes à l'heure où l'on croit naïvement que les années #MeToo ont éduqué les garçons aux notions de consentement dans les rapports amoureux. Une très belle analyse de la difficulté pour les filles concernées à réussir à libérer leur parole, quand le silence et le déni semblent plus supportables qu'un long combat pour faire entendre sa vérité. Combat qu'on peut croire perdu d'avance, dans un monde où les adultes référents trouvent également plus confortable de fermer les yeux.

Soudain

Réalisé par Ryûsuke HAMAGUCHI
Japon / France 2026 3h15
VOSTF (français et japonais)
avec Virginie Efira, Tao Okamoto, Gabriel Dahmani, Kyôzô Nagatsuka, Kodai Kurosaki, Jean-Charles Clichet, Marie Bunel, Héloïse Janjaud…
Scénario de Ryûsuke Hamaguchi et Léa Le Dimna, librement inspiré de Quand la vie prend un tournant inattendu, correspondances entre Makiko Miyano et Maho Isono

FESTIVAL DE CANNES 2026 : double prix d'interprétation pour Virginie Efira et Tao Okamoto

On n'en revient toujours pas : trois heures et des poussières qui passent comme dans un rêve. C'est même presque trop court, on en redemanderait. Une telle maîtrise, une telle fluidité, une telle évidence pour raconter des choses à la fois simples et essentielles, nous faire partager les sentiments troublants et complexes de deux magnifiques héroïnes du coin de la rue, esquisser les réflexions hésitantes, à peine didactiques, d'une pensée en marche, filmer la délicatesse cotonneuse de l'aube après une nuit de veille, la douceur d'un massage apaisant sur un corps usé… c'est infiniment précieux.

Qu'on se le dise, car ce n'est pas si fréquent : le cinéaste japonais Ryûsuke Hamaguchi réussit parfaitement le dépaysement de son cinéma singulier, inimitable, depuis son archipel du Soleil levant jusqu'à notre vieille France. Il y déploie avec grâce un de ces récits amples et harmonieux dont il a le secret – on lui doit les époustouflants *Drive my car* (2021), *Contes du hasard et autres fantaisies* (2022), *Le Mal n'existe pas* (2024)… L'écriture, fine et ciselée jusque dans les silences, se conjugue merveilleusement avec les longs travellings presque aériens qui nous invitent dans la douce complicité qui éclôt entre Mari, la metteuse en scène japonaise en représentation à Paris (Tao Okamoto), et Marie-Lou, la directrice d'EHPAD profondément humaniste en proie au doute (Virginie Efira). Et on est instantanément happé par cette histoire de coup de foudre / d'amitié, évidente, intense, qui les réunit trop fugacement. Car Mari, enjouée et lumineuse, porte comme en étendard son amour de la vie, sa soif de découvertes et d'émotions, alors même qu'elle se sait condamnée à plus ou moins brève échéance par la maladie. Car pour Marie-Lou, devenue presque accidentellement cadre médicale, puis directrice d'une maison de retraite un peu atypique au cœur de Paris, la mort est d'une certaine façon au cœur d'un engagement professionnel tout entier consacré à la permanence du soin – au sens le plus large. De l'accompagnement humain, au-delà des gestes techniques : elle s'efforce de former toute son équipe à la prise en compte des personnes plutôt qu'à la prise en charge de patients, pour les remettre au centre du fonctionnement de l'institut qui les accueille, leur accorder le temps, l'attention et la considération que requiert leur dignité – une approche qui sonne à nos oreilles comme une évidence mais qui semble anachronique dans notre monde moderne, à des années-lumières des méthodes de « management » imposées dans tous les secteurs de la société, y compris la santé, y compris la prise en charge de la vieillesse, par la religion du « rendement » des politiques capitalistes – dites libérales. L'approche prônée par Marie-Lou, philosophique, clinique, politique, a été conceptualisée dans les années 1980 sous le beau nom de « l'Humanitude » (on le retrouve dans les écrits, entre autres, d'Albert Jacquard et de Jacques Testart). Prendre conscience de son appartenance à l'espèce humaine à part entière et sans exclusion – c'est un projet qui résonne fortement en Mari, l'autrice, la scénographe japonaise, dont le travail avec l'extraordinaire comédien Goro Kiyomiya ausculte les frontières poreuses entre l'art et la réalité, le désordre mental et la « normalité » – et le sens politique de leurs représentations. En embrassant avec une sérénité contagieuse tous ces éléments d'une gravité essentielle – la vie, la mort, l'amour, le soin, la politique, l'humanitude –, en faisant dialoguer les langues (français, anglais, japonais) avec une fluidité déconcertante, ce diable de Hamaguchi réussit le tour de force de tresser une fable intimiste d'une invraisemblable douceur. C'est sidérant. C'est beau, sublimement beau. Et comme de juste, les comédiennes sont bouleversantes.

NOTRE SALUT

Tout comme d'aucuns le firent en 1940, quand se mit en place le régime de Pétain – là où débute cette histoire. Henri Marre a alors 49 ans, une petite famille tirée à quatre épingles, comme ses costumes. On pourrait le croire cossu, mais il ne l'est plus et peine à en garder l'apparence. De mauvais placements en train de vie décousu, il a dilapidé la dot de son épouse. En mal d'argent et de reconnaissance, le voilà qui débarque à Vichy, nouveau siège de l'État français remis entre les mains du Maréchal et ville de tous les possibles, espérant y trouver un emploi à la hauteur de ses ambitions. Il y intrigue donc, bien maladroitement, faisant feu de tout bois pour se rapprocher du gouvernement provisoire qui ne pourra qu'être séduit par ses idées, développées dans un traité politique publié à compte d'auteur et pompeusement intitulé « Notre salut »… l'œuvre de sa vie. Le credo du bonhomme ? Gagner en efficacité, appliquer les méthodes du fayolisme (pendant français du taylorisme) pour redresser la France au sortir de la débâcle… Comme tous les plus ou moins jeunes loups qui gravitent aux portes du pouvoir, néolibéraux avant l'heure, il n'est pas très regardant sur les conséquences sociales des politiques à mettre en place. Seuls comptent les chiffres, les résultats, le rendement… En bon petit soldat du système obnubilé par sa survie sociale, le « bon » père de famille, loin des siens, avance ses pions, indifférent au reste du monde. Dans le fond, ce « Monsieur Henri » familier, banal, tend un miroir sans concession à notre époque…
Vous l'aurez noté : cet anti-héros porte le même patronyme que le réalisateur, et cela ne tient pas du hasard. Emmanuel Marre puise dans sa propre histoire familiale, celle de ses arrière-grands parents, pour traquer les zones d'ombre de notre récit national. Pour précisément gratter là où les histoires intimes ont été occultées par la grande Histoire. C'est du grand cinéma, qui remet les pendules à l'heure, sans faux semblants. Continuellement inventif, il fait une force de sa fragile économie, se joue des anachronismes pour mieux bousculer le confortable recul historique de son évocation du fascisme quotidien… Indispensable à l'heure où refleurissent mine de rien les slogans collaborationnistes : « Travail, Famille, Patrie ». Un film lumineux et sombre qui claque comme une évidence et permet de décrypter notre époque, la remettre dans une perspective globale.
Point ne fût besoin d'aller à Cannes ce jour-là, la vidéo tourna en boucle sur toutes les chaînes, sur tous les réseaux. Au bout de l'interminable ovation qui suivit la présentation de son film, on vit Emmanuel Marre, ému mais d'une singulière gravité, asséner par deux fois : « plus jamais ça ». On ne saurait mieux dire.

Séance unique **jeudi 23 Juillet à 20h** dans le cadre de l'exposition *À fleur de peau* du MO. CO. Panacée qui aura lieu du 13 Juin au 11 Octobre au 14 rue de l'École de Pharmacie à Montpellier. La projection sera présentée par **Alexis Loisel-Montambaux**, assistant d'exposition du MO. CO.

UNDER THE SKIN

Réalisé par Jonathan GLAZER
GB 2013 1h47 **VOSTF**
avec Scarlett Johansson, Jeremy McWilliams,
Linsey Taylor Mackay, Dougie McConnell…
Scénario de Jonathan Glazer et Walter Campbell, d'après le roman de Michel Faber

Au tout début d'*Under the skin*, Jonathan Glazer montre un point lumineux qui devient un corps céleste avant de se fondre dans l'iris d'une femme qui endosse bientôt les habits d'une morte, tuée par un motard mystérieux qui sillonne les routes d'Ecosse.
La femme venue d'ailleurs parcourt ensuite les rues de Glasgow dans une camionnette. Elle parle avec l'accent anglais et répète à chaque fois la même scène : elle questionne sans trop de finesse ses passagers potentiels, afin de s'assurer que personne ne les attend à la maison. Et lorsqu'elle trouve un candidat idéalement isolé, elle l'emmène dans un quartier reculé, jusqu'à une maison qui de l'extérieur ressemble à un taudis et à l'intérieur recèle un piège d'une grande beauté. La femme se dévêt en reculant à l'intérieur d'une pièce noire, l'homme la suit et s'enfonce à travers une surface lisse pour se retrouver piégé dans un liquide… Cet être qui a emprunté son enveloppe charnelle à Scarlett Johansson est-il la femelle de son espèce ou une machine fabriquée par son commanditaire ?…

Cet été, le MO. CO. Panacée organise une exposition collective explorant la monstruosité, les formes monstrueuses et mutantes dans l'art contemporain. Comme le disait Antonio Gramsci, nous vivons à une époque de monstres. Gramsci réfléchissait peut-être à l'interrègne, un moment d'entre-deux juridique et politique où la légalité est suspendue et qui, dans son cas, a précédé la montée du fascisme au XXe siècle. Notre présent ne semble pas non plus être à l'abri de ce que l'on ne saurait désigner comme autre que monstrueux, sans toutefois pouvoir lui donner plus de précision. Selon le tératologue Jeffrey Jerome Cohen, le monstre représente tout ce qu'une société tente de rejeter. Il est une erreur, une différence, une déviance, un excès.

FJORD

Écrit et réalisé par Cristian MUNGIU
Roumanie / Norvège 2026 2h26 VOSTF
(norvégien, anglais, suédois, roumain)
avec Renate Reinsve, Sebastian Stan, Lisa Carlehed, Ellen Dorrit Petersen…

FESTIVAL DE CANNES 2026
PALME D'OR

Chaque nouvelle œuvre de Cristian Mungiu, philosophe autant que cinéaste, est captivante et relève de l'expérience de pensée, nous amenant – dans un cheminement en fin de compte très socratique – à nous questionner, à douter et nous débarrasser de nos a priori et certitudes, sans jamais nous imposer sa propre vérité. S'appuyant sur des recherches toujours très documentées, il fait de chacun de ses films une allégorie ancrée dans le réel, comme autant de mythes de la *camera oscura*. Il écrit ainsi : « j'ai essayé d'apprendre, de douter et de comprendre ; j'aurais l'impression d'avoir échoué si *Fjord* ne faisait que confirmer au spectateur les idées qu'il avait avant de voir le film. »

Dans son précédent film, *R.M.N.*, le cinéaste dressait déjà de l'Europe le portrait linguistique chaotique d'une Babel moderne. Premier film situé en dehors de la Roumanie, l'histoire de *Fjord* se déroule en Norvège et quatre langues y sont parlées. Le casting est plus international et on y retrouve Sebastian Stan, américain d'origine roumaine, troquant la perruque orange trumpiste de *The Apprentice* pour une belle calvitie scolastique toute luthérienne, ainsi que Renate Reinsve, Norvégienne, que l'on a vue notamment dans le très beau *Valeur sentimentale*. Tous deux, Mihai et Lisbet Gheorghiu, chrétiens évangéliques qui ont quitté la Roumanie pour s'établir en Norvège, forment avec leurs cinq enfants un foyer bi-national aimant qui a tout de la famille modèle. Mihai est ingénieur, Lisbet travailleuse sociale, et ils portent une attention toute particulière à l'éducation de leurs enfants, sans aucune forme de brutalité mais avec la volonté stricte de les protéger d'internet et de ses excès, leur inculquant des valeurs morales pour les protéger des dangers qu'ils perçoivent du monde extérieur. En bonne entente avec Mia et Mats, leurs voisins norvégiens, ils sont plutôt du genre à aider leurs prochains et à s'impliquer dans la communauté, Lisbet proposant son aide au vieux père handicapé de Mia. La fille des voisins, Noora, sympathise à l'école avec les deux ainés Gheorghiu, en particulier avec Elia qui devient sa grande copine. Et puis un jour, à l'école, une enseignante remarque un bleu sur l'épaule d'Elia et le signale par automatisme procédural à la représentante du service de protection de l'enfance. Va alors se mettre en branle toute une machinerie qui, au nom de la protection et de la prévention, va retirer du jour au lendemain aux Gheorghiu la garde de leurs cinq enfants, sans qu'ils puissent s'en défendre. Procès, campagne de communication avec le soutien des autorités roumaines sur les réseaux, l'affaire va prendre une tournure délétère et internationale où chacun assène sa vérité sans jamais se remettre en question, avec les enfants au beau milieu découvrant à la fois la liberté qu'offrent les démocraties scandinaves mais aussi l'appareil aux mécanismes ouatés mais répressifs et normalisateurs des sociétés dites libérales. Car personne ici n'est exempt d'a priori, à commencer par la représentante de l'institution de protection de l'enfance dont on voit bien qu'elle n'apprécie guère le conservatisme de l'éducation pratiquée par les Gheorghiu. Tous veulent le bien des enfants, mais chacun selon son prisme de vision du monde, et l'on est nous-mêmes pris à témoin, empêtrés dans le labyrinthe de nos propres préjugés. Où finit la liberté de conscience et où commence l'endoctrinement jusqu'à devenir instrument répressif ? Ces questions nous sont posées dans toute leur complexité dans ce film passionnant.

Bras de mer étroit, très escarpé, les eaux saumâtres d'un fjord proviennent du mélange entre de l'eau salée et de l'eau douce, mais la salinité et la température de ces deux eaux étant très différentes, elles se mélangent peu, à l'image de nos sociétés dites libérales, normatives et de plus en plus polarisées. À la veille de la rentrée scolaire d'une année très politique qui sera dominée par une vague caniculaire de manipulations et de post-vérités, on aura plus que jamais besoin de débattre avec sérénité et ouverture d'esprit, et ce vent de fraicheur philosophique scandinave est particulièrement bienvenu.

LA GAZETTE
Cinéma garanti sans 3D
UTOPIA
CINEMAS
ignoti nulla cupido

5 AVENUE DU DR PEZET 34090 MONTPELLIER • TRAM 1 *ST ELOI* ET TRAM 5 *UNIVERSITÉ* • 04 67 52 32 00 • CINEMAS-UTOPIA.ORG

NOTRE SALUT

SORTIE EXCEPTIONNELLE EN AVANT-PREMIÈRE À PARTIR DU MERCREDI 29 JUILLET

Écrit et réalisé par Emmanuel MARRE
France 2026 2h33
avec Swann Arlaud, Sandrine Blancke, Mathieu Perotto, Harpo Guit…

FESTIVAL DE CANNES 2026
PRIX DU SCÉNARIO

C'est un film magistral. Aussi séduisant et déroutant dans sa forme épurée que résolument implacable dans son propos, cinglant. Et foi d'Utopiens, si *Notre salut* est reparti du Festival de Cannes avec le Prix du scénario, nous lui avons pour notre part décerné à l'unanimité notre Palme du film plus que nécessaire : indispensable ! Parce que Swann Arlaud, parce que brillant, parce que terriblement d'actualité dans notre époque orwellienne où le confusionnisme semble devenu la norme et où notre Histoire récente (et singulièrement ses « heures les plus sombres ») est réécrite, toute honte bue, par les apologues du fascisme renaissant…

Alors que la vieille Europe frémit sous le bruit des bottes, que les conflits sont de moins en moins larvés, *Notre salut* vient interroger nos silences, notre docilité face aux courants hégémoniques qui montent. Face à ces milliardaires qui grignotent à bas bruit nos espaces d'expression, de libertés collectives, nos richesses humaines, notre monde. On pense forcément aux empires politico-financiers de Vincent Bolloré, Rodolphe Saadé, Mark Zuckerberg, Elon Musk… à tous ceux qui, dans leur ombre, petites mains obligeantes, préparent le terrain, posent les premiers jalons du totalitarisme en marche.